

Libretto

GEORGE SAND

LES BEAUX
MESSIEURS
DE BOIS-DORÉ

roman

Préface de
DANIEL ARSAND

Libretto

© Éditions Phébus, Paris, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-321-5

PRÉFACE

À Christophe Mercier

«Madame va bien. Temps gris, les arbres sont brodés de givre. Madame se met à travailler à 3 heures; elle commence son roman de *Mario*¹. Dîner, domino, lecture de *Madame Bovary*, passementerie. On monte à minuit et demi. (22 décembre 1856.) Madame va bien. Neige. *Mario*. (28 décembre 1856.) Jardin, *Mario*, lettres. (4 janvier 1857.) Ah, on a lu quelques cahiers de *Mario*. C'est de plus en plus ravissant. (14 janvier 1857.) Madame lit son roman de *Bois-Doré*. (27 mai 1857.) Madame va assez bien, quoiqu'un peu fatiguée; elle a terminé hier soir, ou plutôt ce matin, *Bois-Doré*, et en fait la lecture à Manceau, ce qui dure une bonne partie de la journée. (24 août 1857.)»

Dans les *Agendas*, on peut suivre jour après jour, sous la plume d'Alexandre Manceau, l'irremplaçable compagnon, George Sand rédigeant un de ses romans majeurs, *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Huit mois d'un travail presque quotidien interrompu seulement par un séjour à Gargilisse où Manceau vient d'acquérir une petite maison, un autre à Paris et la visite de châteaux qui serviront de cadre à son roman, comme Sainte-Sévère, la Motte-Feuilly et Briantes.

George Sand se confie peu en général sur son travail.

1. Titre que donna tout d'abord George Sand à son roman.

Elle exprimera cependant dans sa correspondance le plaisir qu'elle prend à écrire *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*: «En ce moment, je fais un autre roman qui m'amuse on ne peut plus.» (Lettre à Charles-Edmond, Nohant, le 13 janvier 1857.) Et précise: «Cher ami, ce n'est pas un roman historique, c'est un roman d'époque et de couleur du temps de Louis XIII. Le roman historique promet des faits sérieux, des personnages importants, des récits de grandes choses. Ce n'est pas ce que je fais...» (Lettre à Charles-Edmond, Nohant, le 13 juin 1857.) Elle s'emploie aussi à rassurer *La Presse*, journal qui doit le faire paraître en feuilletons, que son nouvel opus n'aura pas à subir «les foudres des milieux catholiques». La parution de son précédent livre, *La Daniella*, d'une violence sans pitié envers le Vatican et ses sbires, avait déclenché un scandale. Voici donc Sand prudente. Il faudra attendre *Mademoiselle La Quintinie* en 1863 pour que l'œuvre entière de la romancière soit mise à l'index. Dans son contrat avec *La Presse*, il est d'ailleurs une clause qui stipule que «le roman qui n'est pas encore achevé, et dont l'étendue ne peut être déterminée, sera complètement étranger aux questions politiques, religieuses ou sociales du temps présent ou de l'avenir» (Paris, le 13 avril 1857). On verra que ces *Beaux Messieurs de Bois-Doré* pourfendra néanmoins tout fanatisme qu'il soit religieux ou politique et la charge sera pour tous les temps.

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré paraîtra donc dans *La Presse* en 1857, puis en 1858 chez l'éditeur Alexandre Cadot. Il sera adapté pour le théâtre par George Sand (bien qu'elle se défende d'y avoir contribué) et Paul Meurice¹. La première eut lieu le 26 avril 1862 au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Le roman remporta un certain succès. Un temps, George

1. Paul Meurice (5 février 1818, Paris - 11 décembre 1905, Paris). Romancier et dramaturge français, connu notamment pour son amitié avec Victor Hugo. Hors *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, il collabora à deux autres pièces de George Sand, *Le Drac* (1865) et *Cadio* (1868).

Sand songea même à lui donner une suite, projet assez vite abandonné. Victor Hugo, qu'elle ne rencontra jamais, lui en fit l'éloge dans une lettre du 28 mai 1858. Elle lui répondit : «Vous descendez dans le monde terre à terre de mon petit pays de romancie, et vous trouvez que c'est charmant, parce que vous êtes bon.» (Nohant, le 5 juin 1858.)

Il a souvent été affirmé que George Sand, dès les années 1850, et ce jusqu'à sa mort en 1876, perdit peu à peu de son talent. C'est avoir le jugement hâtif, à croire qu'il l'est par ignorance. Les trente dernières années de sa vie virent paraître des réussites telles que *Les Maîtres sonneurs* (1853), *La Daniella* (1857), *L'Homme de neige* (1859), *Le Dernier Amour* (1866, dédié à Flaubert), *Cadio* (1867). *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* appartient à cette excellence romanesque (hors romans, il y a évidemment *Histoire de ma vie* – 1855 – et les *Contes d'une grand-mère* – 1873).

Les romans majeurs de George Sand (*Consuelo* ou *Mauprat*, par exemple) ne peuvent être rangés dans un seul genre littéraire. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* le prouve avec éclat. C'est à la fois un mélodrame, un roman de cape et d'épée, un roman sentimental, une comédie, une bergerie (sous l'influence de *L'Astrée*¹ et de Virgile), un roman politique et un roman religieux, et quoi qu'en dise l'auteur, un roman historique ; disons que c'est surtout un roman d'apprentissage dont plusieurs épisodes ont le rythme aux brides lâchées, chatoyant, la verve, l'humour de cette commedia dell'arte qu'elle connaissait si bien et appréciait. Mêler les genres avec une aisance déconcertante, les entrelacer, les faire se succéder avec la rapidité du diable, se troubler l'un par l'autre, créer en somme un genre au-delà des genres, les maîtrisant tous

1. Libretto n° 545.

et s'en amusant, voilà où Sand trouve sa liberté. Signalons encore que pour situer un roman dans un temps reculé, ou simplement autre que le sien, l'auteur lit beaucoup, arpente le territoire où se déroulera l'action, dessine, lors de ses visites, paysages, mesures, châteaux, ruines. Ce n'est pas un écrivain paresseux ou négligé. Des ouvrages consultés et des traces géographiques contemplées elle va tirer une épopée.

Comment raconter en quelques lignes l'intrigue de ces *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, parfois si foisonnant et rocambolesque qu'elle en est invraisemblable ? Mais chez Sand l'invraisemblable prend un des visages de la réalité, d'une réalité à laquelle on est souvent aveugle, une réalité refoulée, méprisée, mal admise. Tentons l'aventure.

Nous sommes en 1621 (le roman s'achèvera en 1629). Louis XIII est le roi de France. Richelieu règne sur le roi et son royaume. Le Berry en est le cadre, les perspectives et les coulisses. Apparaît en ouverture un certain Antonio d'Alvimar, au « cœur enfiébé », un ambitieux aigri, ayant raté son ascension à la Cour. Il est accompagné de Sanche. L'un est l'âme damnée de l'autre et vice versa. L'esprit de la sainte Inquisition les a modelés, enfiévrés, rapetissés, fanatisés. D'Alvimar est hébergé, pour se reposer de ses échecs et fuir des ennemis qu'il a l'art de se forger, chez l'aristocrate du coin, Guillaume d'Ars. Le pays garde des séquelles des guerres de religion. La haine ne s'est pas dissoute avec le temps. Les braises sont là, l'incendie peut ravager de nouveau. Par d'Ars, D'Alvimar va rencontrer Sylvain de Bois-Doré, seigneur de Briantes, devenu marquis par l'amitié de feu Henri IV. Ce dernier est entouré de serviteurs qui lui sont dévoués, dont Lucilio, italien disciple de Giordano Bruno, et par conséquent en danger après la mort sur le bûcher de son maître spirituel. Bois-Doré est bon. Sa bonté excite la jalousie. L'homme n'est plus de

première jeunesse. Entrent en scène des bohémiens, dont Mario, onze ans, et sa mère adoptive, Mercédès. Se joignent à la ronde d'autres personnages dont Lauriane, veuve et de confession protestante. Le récit soudain se précipite, grossit en péripéties. Alvimar est tué, lors d'un duel, par Bois-Doré qui a découvert tout à la fois que l'Espagnol et Sanche sont les assassins de son demi-frère et que celui-ci a eu un fils qui n'est autre que Mario. Il y aura bientôt le siège de Briantes par des malandrins – on croit que le château renferme un trésor inestimable –, des trahisons multiples, de l'héroïsme sans faille, une humanité dévoyée mais ici et là d'une efficace et radieuse droiture morale, des chevauchées, une auberge devenue un antre à brigands, une bohémienne amoureuse de Mario, des cruautés et des exactions à la pelle, des nuits de légende, des jours sablés de mélancolie, de l'amour, beaucoup d'amour, et tout finira pour le mieux. Le temps aura passé. Mario épousera Lauriane, Briantes refermera ses portes sur un bonheur mérité, et le monde continuera sa noria de guerres, de médiocrités diverses, de haines inassouvies, et parfois de grandeurs.

Comme tout romancier qui se respecte, George Sand amène à s'épouser dans ses meilleures œuvres une histoire et ses soubresauts avec une réflexion sur notre civilisation – au XIX^e siècle, on ne se penche que sur l'occidentale –, ses excès, ses aurores et ses crépuscules.

Avoir situé son roman sous le règne de Louis XIII n'est sans doute pas innocent. C'est une époque où subsistent les traces d'un chaos apporté par les guerres de religion, et son zénith, la Saint-Barthélemy. La haine n'est pas éteinte. La sainte Inquisition continue à allumer ses bûchers. George Sand eut sa vie durant une répulsion instinctive pour tout fanatisme, et surtout religieux. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, si romanesque, se mue très vite en un grand livre sur

la haine qui dresse une confession contre une autre, une communauté contre une autre, un homme contre un autre, une foule contre une autre.

Dès entrée de jeu, elle marque, peut-on dire, son territoire et affirme, et affine, sa pensée, non par des pages déclamatoires – ce qui est parfois chez elle une tentation –, mais en plaçant d'emblée sur scène un don Antonio d'Alvimar qu'elle décrit d'une plume sans indulgence, ironique et précise : « Il était un catholique exalté... Soupçonneux, inquiet, vindicatif, implacable, il avait pourtant la foi, mais une foi sans amour et sans lumière, une croyance faussée par des passions et des haines d'une politique qui s'identifiait avec la religion... » Elle ajoute : « [...] et pour lui les conquêtes de Dieu devaient s'étendre dans le monde des faits par la violence ». Tout est dit, cerné. L'écho, comme on sait, de cette doctrine fait encore et de plus en plus des émules de par le monde aujourd'hui. D'Alvimar ? continue-t-elle, un homme « plus vindicatif que sincère », et qu'importe qu'il soit cultivé, séducteur, robuste, d'une belle prestance, si c'est pour en arriver là.

Plus avant dans le roman, par la voix d'une Morisque, Mercedes, elle met à nu un univers où la spoliation, le massacre, la terreur, la haine, la discrimination et l'éradication d'un peuple sont monnaie courante.

Sand n'est pas un auteur qui mâche ses mots. Elle rappelle l'intolérable et le stigmatise. Plus elle ira en âge et plus elle s'insurgera contre le pouvoir de l'Église, de toutes les chapelles, contre leurs abus, elle a la foi, mais toute religion la déçoit.

Sand lève aussi le rideau sur une France en proie à des bandes armées, des rapines meurtrières, une France que l'avidité des princes, les affrontements entre partis religieux ont défigurée, appauvrie, crispée. Châteaux incendiés, terres en friche, fermes en ruine, misère galopante et insondable, morts de faim par centaines.

Ce pays d'après l'assassinat de Henri IV est celui où deux mondes se côtoient, mais ne se comprennent pas. L'un, issu du XVI^e siècle, est sur le point de disparaître avec ses mœurs, ses codes, ses rêves, ses désordres, ses faiblesses, sa force et parfois sa sagesse ; l'autre a surgi des cendres de celui-ci, il se voudra absolu, solaire, quitte à bâillonner, surveiller et punir. La langue de Rabelais et de Villon, voire de Montaigne, cédera sa place à une langue policée, d'état, à la fois de cristal et d'acier, ayant d'ailleurs sa beauté propre, celle de Boileau. D'où la mélancolie qui saisit parfois Sylvain de Bois-Doré, cette mélancolie que génère une perte. Elle imprégnera tout le XVII^e siècle. Dumas dans *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*, Gautier dans *Le Capitaine Fracasse* (qui semble devoir beaucoup au roman de Sand) sauront la rendre dans son ampleur.

Au cœur de ces mutations, de cette faille que rien ne comblera et que personne ne songera à combler, se dresse toujours Sylvain de Bois-Doré, le plus merveilleux, le plus émouvant, le plus ridicule personnage du roman, tout de mansuétude et de droiture, ayant créé dans son château de Briantes un univers éloigné des secousses du monde, tapissé de scènes de *L'Astrée*, un cocon intemporel saturé de parfums. Il vit sur ses terres en un présent nourri – étayé par une époque –, le souvenir de ses conquêtes amoureuses, il n'a pas vraiment conscience de se muer en un des derniers témoins d'un hier devenu jadis. Pour décrire ce personnage hors du commun, fragile et robuste, Sand offre au lecteur parmi ses plus brillantes pages, et rappelle à travers lui une de ses convictions : tout être est à la fois homme et femme, et non homme ou femme. Mario, le fils adoptif, illustre lui aussi cette évidence.

Bois-Doré est un homme dont les vêtements à la sophistication délirante et l'art de vivre, entre luxe et confort, le protègent de l'extérieur plus encore que le pont-levis de son château. Paré jusqu'à l'absurde, il se croit toujours beau,

jeune, il entretient une illusion qui lui est une prison heureuse. Il y a de l'enfant qui résiste en lui, dans un temps qui refuse et moque tout idéal.

Tout au long du roman, il y aura l'observation scrupuleuse d'un homme qui, d'événement en événement, se dépouillera de ses artifices, de ses illusions momifiantes, pour accepter ce qu'il est, un homme de plus de sept décennies, toujours fringant, toujours brave, militaire à jamais, lettré dans l'âme, et cet homme, en admettant son âge, atteindra une vaillante sérénité et sera enclin à la joie, tout en sachant que la mort est proche, mais que la vie lui a été prodigue en grâces. Un passage à la Cour l'obligera à comprendre qu'il est oublié du monde. De cet oubli, après quelques minutes humiliantes, il fera non pas une douleur, mais une liberté. Il deviendra ce qu'il est vraiment : un vieil homme magnifique.

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré est donc une odyssée intérieure avant tout. Sa richesse est indiscutable. Le style « coulant » qu'on reproche si souvent à son auteur navigue ici entre un flot tranquille mais semé d'ombres et une verve ébourifante. Comme dans ses meilleurs livres, elle ne se refuse pas la digression. Sand, si française par sa culture, se rapproche aussi des romanciers russes et anglais. En France, la digression est suspecte, elle égare, elle bavarde. Mais chez les écrivains qui ont l'art de digresser, elle n'est qu'en apparence hors cadre. Elle transmet des échos qui enrichiront les personnages au cours du récit. Ce n'est pas pour rien que Dostoïevski, dans son *Journal*, quelques jours après avoir appris la mort de la romancière, en fait un extraordinaire et pertinent éloge. Il rappelle qu'elle fut l'auteur français le plus lu dans la première partie du XIX^e siècle en Russie. *Spiridion* et *Jacques* ont eu une influence sur l'intelligentsia russe.

Il est cependant un reproche que l'on peut faire à la plupart des romans de Sand, c'est la manière dont ils s'achèvent. Le mariage, ou la mort, conclut presque toujours l'histoire. Et ajoutons que les histoires d'amour chez Sand ne sont pas indemnes de clichés, souvent nuancés, mais clichés tout de même. Histoires et fins banalisées par une perfusion morale. Il était sans doute difficile pour une femme qui écrit sous les feux d'une société foncièrement misogyne de clore une fiction par des lignes empreintes de cruauté et de cynisme. La liberté d'expression, même chez Sand, a ses limites. Sand n'a donc pas su – pas pu – aller au-delà de cette convention dictant l'ultime chapitre. Que tout se termine par des noces était peut-être pour Sand une sorte de consolation, un moyen de barrer la route à la mélancolie qui l'habitait depuis son enfance et sur laquelle le désespoir et la désillusion eurent tant d'emprise. Le « tout va bien qui finit bien » l'amenait à se persuader que le monde n'allait pas à sa perte, à maintenir sa foi dans le progrès. On s'arrange avec ce qu'on a. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* n'échappe pas au mariage en conclusion. Mais Sand en trouble l'évocation. La mort a presque le dernier mot. À l'ultime page, on voit Mario statufié devant ce qui reste de Pilar, une jeune bohémienne folle de lui et que des villageois ont brûlée comme sorcière : « Il ne restait d'elle que quelques petits ossements calcinés, et l'âcre odeur de chair brûlée répandue dans l'atmosphère. »

Elle voit, elle sait, elle comprend, elle interroge, elle s'insurge, et elle écrit.

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré est un pont entre hier, aujourd'hui et demain, génie oblige.

DANIEL ARSAND

Juillet 2016

Parmi les nombreux protégés du favori Concini, don Antonio d'Alvimar, Espagnol d'origine italienne, qui signait Sciarra d'Alvimar, fut un des moins remarqués, et cependant un des plus remarquables par son esprit, son instruction et la distinction de ses manières. C'était un fort joli cavalier, dont la figure n'annonçait pas plus de vingt ans, bien qu'à cette époque il en déclarât trente. Petit plutôt que grand, robuste sans le paraître, adroit à tous les exercices, il devait intéresser les femmes par l'éclat de ses yeux vifs et pénétrants et par l'agrément de sa conversation, aussi légère et aussi charmante avec les belles dames qu'elle était nourrie et substantielle avec les hommes sérieux. Il parlait presque sans accent les principales langues de l'Europe, et n'était pas moins versé dans les langues anciennes.

Malgré toutes ces apparences de mérite, Sciarra d'Alvimar ne noua, dans les nombreuses intrigues de la cour de la régente, aucune intrigue personnelle ; du moins, celles qu'il put rêver n'aboutirent pas. Il a avoué depuis, en intime confiance, qu'il eût voulu plaire à Marie de Médicis ni plus ni moins, et remplacer, dans les bonnes grâces de cette reine, son propre maître et protecteur, le maréchal d'Ancre.

Mais *la balorda*, comme l'appelait Léonora Galigaï, ne fit point d'attention au petit Espagnol et ne vit en lui qu'un mince officier de fortune, un subalterne sans avenir. S'aperçut-elle, au moins, de la passion feinte ou vraie de M. d'Alvimar ?

C'est ce que l'histoire ne dit pas et ce que d'Alvimar lui-même n'a jamais su.

Que, par son esprit et les agréments de sa personne, cet homme eût été capable de plaire si Concini n'eût pas occupé les pensées de la régente, c'est ce qu'il n'est pas impossible de supposer. Le Concini était parti de plus bas et n'était pas moitié si intelligent que lui. Mais d'Alvimar avait en lui-même un obstacle à la haute fortune des courtisans, un obstacle que son ambition ne pouvait vaincre.

Il était catholique exalté, et il avait tous les défauts des méchants catholiques de l'Espagne de Philippe II. Soupçonneux, inquiet, vindicatif, implacable, il avait pourtant la foi, mais une foi sans amour et sans lumière, une croyance faussée par les passions et les haines d'une politique qui s'identifiait avec la religion, « au grand déplaisir du Dieu bon et indulgent, dont le royaume n'est pas tant de ce monde que de l'autre », c'est-à-dire, si nous comprenons bien la pensée de l'auteur contemporain de cette histoire, qui nous renseigne de temps en temps, le Dieu dont les conquêtes doivent s'étendre dans le monde moral par la charité, et non dans le monde des faits par la violence.

On ne saurait dire si la France n'eût pas subi quelque peu le régime de l'Inquisition au cas où M. d'Alvimar se fût emparé du cœur et de l'esprit de la régente ; mais il n'en fut pas ainsi, et Concini, dont tout le crime fut de n'être pas né assez grand seigneur pour avoir le droit de voler et piller autant qu'un grand seigneur véritable de ce temps-là, demeura, jusqu'à sa mort tragique, l'arbitre de la politique incertaine et vénale de la régente.

Après le meurtre du maréchal d'Ancre, d'Alvimar, qui s'était fort compromis à son service dans l'affaire du *sergent de Paris*¹,

1. Picard le cordonnier, sergent dans la milice bourgeoise, où il était très influent. Concini voulant transgresser une consigne que Picard fai-

fut forcé de disparaître pour n'être pas enveloppé dans le procès de la Léonora.

Il eût bien voulu se faufiler peu à peu dans le service du nouveau favori, le favori du roi, M. de Luynes ; mais il ne sut pas s'y prendre ; et, bien qu'il ne fût pas plus scrupuleux « qu'un homme de cour de son temps, il sentit qu'il ne se pourrait ployer aux usages de la politique royale, qui voulait et devait céder bien des points aux calvinistes, chaque fois que l'on pouvait espérer d'acheter la soumission des princes qui exploitaient la religion des réformés au gré de leur ambition ».

Quand la reine Marie fut en disgrâce ouverte, Sciarra d'Alvimar crut de son intérêt de se montrer fidèle à sa cause. Il pensait que les partis ne sont jamais sans ressources et que tous ont leur jour. D'ailleurs, la reine, dût-elle rester dans l'exil, pourrait encore faire la fortune de ses affidés. Tout est relatif, et d'Alvimar était si pauvre, que les dons d'une personne royale, quelque ruinée qu'elle fût, étaient encore une belle chance pour lui.

Il s'employa donc pour aider à l'évasion du château de Blois, comme il s'était employé, quelques années auparavant, dans les troisièmes ou quatrièmes rôles des diverses comédies politiques suscitées tantôt par la diplomatie de Philippe III, tantôt par celle de Marie de Médicis, à l'effet de faire réussir *les mariages*¹.

Ce M. d'Alvimar était, en général, suffisamment adroit pour le compte des autres, discret et apte au travail ; mais on lui reprochait d'avoir la manie de donner son avis, « là où il se devait contenter de suivre celui des autres », et de montrer une capacité dont il faut se résigner à laisser le mérite à « ses supérieurs, quand on n'est encore qu'un petit personnage ».

sait respecter, le maréchal d'Ancre le fit bâtonner. La fureur du peuple fut telle, que d'Ancre jugea sa vie en danger et sortit de Paris. Deux valets qui avaient servi sa vengeance furent pendus.

1. Celui de Louis XIII avec Anne d'Autriche, et celui d'Élisabeth, sœur du jeune roi.

Il ne réussit donc pas, malgré son zèle, à attirer sur lui l'attention de la reine mère, et, lors de la retraite de Marie à Angers, il resta perdu dans les officiers subalternes, toléré plutôt qu'agréé.

D'Alvimar s'affecta de ces nombreux échecs. Rien ne lui servait, ni sa jolie figure, ni ses belles manières, ni sa naissance assez relevée, ni son savoir, sa pénétration, sa bravoure, sa causerie agréable ou instructive : « on ne l'aimait point ». Il plaisait tout d'abord, et puis, bien vite aussi, on se dégoûtait d'un fond d'amertume qu'il laissait tout à coup paraître ; ou bien on se méfiait d'un fond d'ambition qu'il laissait mal à propos percer. Il n'était ni assez espagnol ni assez italien, ou bien, peut-être, il avait trop de l'un et de l'autre : un jour communicatif, persuasif et souple comme un jeune Vénitien ; un autre jour, hautain, têtu et sombre comme un vieux Castillan.

À tous ses mécomptes se joignait un certain remords secret qu'il ne révéla qu'à sa dernière heure, et que nous verrons les événements de ce récit arracher de vive force à l'oubli où il voulait l'ensevelir.

Malgré nos recherches, nous le perdons de vue plus d'une fois dans les années qui s'écoulèrent entre la mort de Concini et la dernière année de la vie de Luynes ; à l'exception de quelques mots de notre manuscrit sur sa présence à Blois et à Angers, nous ne trouvons, dans son histoire obscure et tourmentée, aucun fait digne de mention jusqu'à l'année 1621, où, pendant que le roi faisait si mal le siège de Montauban, le petit d'Alvimar était à Paris, toujours à la suite de la reine mère, réconciliée avec son fils après l'affaire des Ponts-de-Cé.

D'Alvimar avait alors renoncé à l'espoir de lui plaire, et peut-être bien lui aussi, dans son cœur « enfiélué », la traitait-il de *balourde*, bien que, pour la première fois, elle eût fait preuve de bon sens en donnant sa confiance, et l'on dit son cœur, à Armand Duplessis ; c'était là un rival que d'Alvimar ne devait pas beaucoup espérer d'éconduire. De plus, la reine,

conseillée par Richelieu, tournait sa politique dans le même sens que Henri IV et Sully. Elle combattait, pour le moment, l'influence espagnole en Allemagne, et d'Alvimar se voyait presque en disgrâce, lorsque, pour surcroît de malheur, il lui arriva une assez méchante affaire.

Il se prit de querelle avec un autre Sciarra, un Sciarra Martinengo que Marie de Médicis employait plus volontiers, et qui refusait de le reconnaître pour parent. Ils se battirent : le Sciarra Martinengo fut grièvement blessé, et il vint aux oreilles de Marie que M. Sciarra d'Alvimar n'avait pas rigoureusement observé les lois du duel en France.

Elle le manda devant elle et le réprimanda avec beaucoup de brutalité ; ce à quoi d'Alvimar répondit avec l'aigreur qui depuis longtemps s'amassait en lui. Il réussit à quitter Paris avant que l'on fût en mesure de l'y arrêter, et arriva, dans les premiers jours de novembre, au château d'Ars, en Berry, dans le duché de Châteauroux.

Il nous faut dire les raisons qui lui faisaient choisir ce refuge, de préférence à tout autre.

Environ six semaines avant son malheureux duel, M. Sciarra d'Alvimar s'était trouvé en relation de bonne compagnie avec M. Guillaume d'Ars, un jeune homme aimable et riche, descendant en droite ligne du brave Louis d'Ars, qui avait fait la belle retraite de Venouze en 1504, et qui fut tué à la bataille de Pavie.

Guillaume d'Ars avait été séduit par l'esprit d'Alvimar et par la très grande amabilité dont il était capable « à ses heures ». Il n'avait pas eu le temps de le connaître assez pour partager l'espèce d'antipathie que ce personnage malheureux inspirait presque fatalement, au bout de quelques semaines, à ceux qui le fréquentaient.

M. d'Ars était, d'ailleurs, un garçon sans grande expérience du monde, et, on peut croire, sans grand souci de pénétration. Élevé en province, il était, pour la première fois, lancé dans le

monde de Paris quand il y rencontra d'Alvimar et s'engoua de lui pour la manière supérieure dont celui-ci entendait, à l'occasion, l'équitation, la vénerie et le jeu de paume. Généreux et prodigue, Guillaume mit sa bourse et son bras au service de l'Espagnol, et l'engagea chaudement à le venir visiter dans son château du Berry, où quelques soins le rappelaient.

D'Alvimar en usa discrètement avec son nouvel ami. S'il avait beaucoup de défauts, on ne saurait lui reprocher d'avoir manqué de fierté en acceptant des offres d'argent, et Dieu sait, pourtant, qu'il n'était pas riche et que le soin de sa toilette et de ses chevaux réclamait tout son mince revenu. Il ne se permettait point de folies, et, par « grande sagesse d'épargne, venait à bout de paraître aussi bien monté et nippé que d'autres plus foncés en écus ».

Mais, quand il se vit menacé d'un procès criminel, il se souvint des avances et invitations à lui faites par le gentilhomme berruyer, et prit le sage parti d'aller lui demander asile.

D'après ce que Guillaume lui avait conté de son pays, c'était, à cette époque, la plus tranquille province de France.

M. le prince de Condé en était gouverneur, et, très content du gros lot par lequel il venait de se faire acheter, « il vivait, tantôt en son château de Montrond, à Saint-Amand, tantôt en sa bonne ville de Bourges, où il avait embrassé de son mieux le service du roi, et encore mieux celui des jésuites ».

Cette tranquillité du Berry serait considérée, de nos jours, comme un état de guerre civile, car il s'y passait encore bien des choses que nous dirons en temps et lieu ; mais c'était un état de paix et d'ordre, si on le compare avec ce qui se passait ailleurs, et surtout avec ce qui s'y était passé au siècle précédent.

Sciarra d'Alvimar pouvait donc espérer n'être pas inquiété dans le fond d'un de ces châteaux du Bas-Berry, où, depuis quelques années, les calvinistes ne tentaient plus de coups de main, et où les seigneurs royalistes, anciens ligueurs, anciens

politiques et autres, n'avaient plus l'occasion ou le prétexte d'aller repaître leurs hommes d'armes aux dépens de leurs voisins, amis ou ennemis.

D'Alvimar arriva au château d'Ars, un jour d'automne, vers huit heures du matin, accompagné d'un seul valet, vieil Espagnol qui se disait noble aussi, mais que la misère avait réduit à la domesticité, et qui ne paraissait guère d'humeur à trahir les secrets de son maître, car il ne disait quelquefois pas trois paroles par semaine.

Tous deux étaient bien montés, et, quoique leurs chevaux fussent chargés de lourdes malles, ils étaient venus de Paris en moins de six jours.

La première personne qu'ils virent « en la cour du castel » fut le jeune seigneur Guillaume mettant le pied à l'étrier pour faire plus qu'une promenade, car il était escorté de plusieurs de ses gens prêts à sortir avec lui, c'est-à-dire chargés de malles de voyage.

— Ah! vous arrivez bien! s'écria-t-il en courant embrasser d'Alvimar; je pars pour voir les fêtes que M. le Prince donne à Bourges, à l'occasion de la naissance de M. le duc d'Enghien, son fils¹. Il y aura grandes journées de danse et de comédie, tir à l'arquebuse, feux d'artifice et mille autres choses divertissantes. Donc, vous voici, et je retarderai mon départ de quelques heures, afin que vous me puissiez accompagner. Venez en ma maison pour prendre repos et nourriture. Je m'occuperai de vous fournir un cheval frais, car celui que vous montez ne doit pas être bien disposé, malgré sa bonne mine, à faire aujourd'hui dix-huit lieues de plus.

Quand d'Alvimar se vit seul avec son hôte, il lui confia qu'il ne pouvait être question pour lui de fêtes publiques et qu'il s'agissait, non de le mener à un divertissement, mais de le cacher dans son château pendant quelques semaines. Il

1. Qui fut le grand Condé.

n'en fallait pas davantage, en ce temps-là, pour faire oublier une affaire aussi fréquente et aussi simple que mort ou blessures données à un ennemi, soit en duel, soit autrement. Il ne s'agissait que de trouver un protecteur à la cour, et d'Alvimar comptait sur l'arrivée prochaine à Paris du duc de Lorme, dont il se croyait ou se disait parent. C'était là un personnage assez considérable pour obtenir sa grâce et même remettre sa fortune en meilleur chemin qu'auparavant.

Comment notre Espagnol raconta son duel avec le Sciarra Martinengo¹; comment il s'excusa de ne l'avoir point attaqué dans les règles, ou d'avoir été calomnié sur ce fait aussi bien auprès de la reine Marie que de M. de Luynes, c'est ce que Guillaume d'Ars n'examina pas avec beaucoup de soin. En loyal gentilhomme qu'il était, il avait été fasciné par d'Alvimar et ne se méfiait point. D'ailleurs, il se sentait plus désireux de partir que de rester, et jamais on n'eût pu le surprendre dans une plus mauvaise disposition pour discuter une question quelconque.

Il traita donc légèrement le fond de l'affaire et ne se fit souci que de la possibilité d'être retenu un jour de plus loin des fêtes de la capitale du Berry. Sans doute, il y avait pour lui, sous jeu, quelque amourette.

D'Alvimar, qui vit son embarras, le pressa de ne rien changer à ses projets et de lui indiquer quelque village ou ferme de ses domaines où il pût se tenir en sûreté.

— C'est dans mon propre château, et non dans une ferme ou village, que je vous veux héberger et cacher, répondit Guillaume. Pourtant, je crains pour vous l'ennui de cette réclusion, et, en y réfléchissant, je trouve un meilleur expédient. Mangez et buvez; après quoi, je vous conduirai moi-même

1. C'était, sans doute, le fils ou le neveu d'un aventurier de ce nom que la reine Catherine avait fait gouverneur de Gien; *grand assassin qui avait donné de sa personne au siège de Sancerre.*

chez un mien ami et parent qui ne demeure pas plus loin d'ici qu'une heure de chemin, et chez qui vous serez aussi sûrement et aussi agréablement qu'il est possible en notre pays du Bas-Berry. Dans quatre ou cinq jours, je viendrai vous y reprendre.

D'Alvimar eût préféré rester seul ; mais, comme Guillaume insistait, la politesse le força d'accepter. Il refusa de boire ou manger, et, remontant à cheval, il suivit Guillaume d'Ars, qui prit avec lui son monde tout équipé pour le voyage, cette course devant le détourner médiocrement de la route de Bourges.

II

Ils sortirent du château par la garenne, gagnèrent, par la traverse, le grand chemin de Bourges, qu'ils laissèrent tout aussitôt sur leur gauche, passèrent encore par les sentiers pour rejoindre le grand chemin de Château-Meillant, en laissant sur leur droite la ville baroniale de La Châtre, et enfin quittèrent ce dernier chemin pour descendre, à travers les champs, au château et village de Briantes, qui était le but de leur voyage.

Comme le pays était bien réellement paisible, les deux gentilshommes avaient pris l'avance sur leur petite escorte, afin de pouvoir s'entretenir en liberté ; et voici comment le jeune d'Ars informa d'Alvimar :

– L'ami chez qui je vais vous caser, dit-il, est le plus singulier personnage de la chrétienté. Il faut vous attendre à renfoncer de bonnes envies de rire auprès de lui ; mais vous serez bien récompensé de la tolérance que vous aurez pour

ses travers d'esprit par la grande bonté d'âme qu'il vous montrera en toute rencontre. C'est à ce point que vous pouvez oublier son nom et demander au premier passant venu, noble ou vilain, la demeure du *bon monsieur*; on vous l'enseignera sans le confondre avec nul autre. Mais ceci demande explication, et, comme votre cheval n'a pas grande envie de courir et qu'il est tout au plus neuf heures, je vous veux régaler de l'histoire de votre hôte. Je commence, écoutez! *Histoire du bon monsieur de Bois-Doré!*

« Comme vous êtes étranger et n'êtes venu en France que depuis une dizaine d'années, vous ne l'avez pu rencontrer, parce qu'il habite ses terres depuis le même temps environ. Autrement, vous eussiez bien remarqué, en quelque lieu que vous l'eussiez aperçu, le vieux, le bon, le brave, le fou, le noble marquis de Bois-Doré, aujourd'hui seigneur de Briantes, de Guinard, de Validé et autres lieux, voire abbé fiduciaire de Varennes, etc., etc.

« Malgré tous ces titres, Bois-Doré n'est pas de la haute noblesse du pays, et nous ne lui tenons que par alliance. C'est un simple gentilhomme que le feu roi Henri IV a fait marquis par amitié pure, et qui s'est enrichi, on ne sait pas trop comment, dans les guerres du Béarnais. Il faut croire qu'il y a eu un peu de pillerie dans son affaire, comme c'était la coutume du temps et comme c'est le droit de la guerre de partisans.

« Je ne vous conterai point ici les campagnes de Bois-Doré, ce serait trop long; sachez seulement son histoire domestique. Son père, M. de...

– Attendez, dit M. d'Alvimar, ce M. de Bois-Doré est donc un hérétique?

– Ah! diable! répondit son guide en riant, j'oubliais que vous êtes un zélé, un véritable Espagnol! Nous ne tenons pas tant à ces disputes de religion, nous autres gens de par ici. La province en a trop souffert, et il nous tarde que la France n'en souffre plus. Nous espérons que le roi va en finir à Mon-

tauban avec tous ces enragés du Midi; nous leur souhaitons une belle frottée, mais non plus, comme faisaient nos pères, la hart et le bûcher. Tout s'en va en partis politiques, et, de nos jours, on ne se damne plus tant les uns les autres. Mais je vois que mon discours vous désoblige, et je me hâte de vous faire savoir que M. de Bois-Doré est aujourd'hui aussi bon catholique que bien d'autres qui n'ont point cessé de l'être. Le jour où le Béarnais reconnut que Paris valait bien une messe, Bois-Doré pensa que le roi ne pouvait pas se tromper, et il abjura sans éclat, mais franchement, je pense, les doctrines de Genève.

– Revenez à l'histoire de famille de M. de Bois-Doré, dit d'Alvimar, qui ne voulut pas laisser voir dans quelle dédaigneuse suspicion il tenait les nouveaux convertis.

– C'est cela, reprit le jeune homme. Le père de notre marquis fut le plus rude ligueur de nos environs. Il fut l'âme damnée de M. Claude de la Châtre et des Barbançois, c'est tout dire. Il avait, en son château d'habitation, un beau petit appareil d'instruments de torture pour les huguenots qu'il pouvait happer, et ne se gênait point de planter ses propres vassaux sur le chevalet quand ils ne lui pouvaient payer leurs redevances.

« Il était si bien redouté et détesté de toutes gens, qu'on ne l'appelait que le *cheti'monsieur*, et pour cause.

« Son fils, aujourd'hui marquis de Bois-Doré, et qui, de son baptême, avait nom Sylvain, eut tant à souffrir de cette humeur perverse, qu'il prit de bonne heure la vie tout au rebours, et montra aux prisonniers et aux vassaux de son père une douceur et des condescendances peut-être trop grandes de la part d'un homme de guerre envers des rebelles et d'un noble envers des inférieurs; à preuve que ces manières-là, qui auraient dû le faire aimer, le firent prendre en mépris par la plupart, et que les paysans, qui sont gent ingrate et méfiante, disaient de lui et de son père :

« — L'un poise (pèse) au-dessus de son droit, l'autre ne poise rien du tout.

« Ils tenaient le père pour un homme dur, mais entendu, hardi et capable, après les avoir bien pressurés et tourmentés, de les bien secourir contre les exactions de la maltôte et les pilleries des routiers de guerre ; tandis que, selon eux, le jeune M. Sylvain les laisserait dévorer et fouler, faute de cœur et de cervelle.

« Or, un beau jour, comme M. Sylvain s'ennuyait fort, je ne sais ce qui passa par la tête du jeune homme ; mais il s'enfuit du château de Briantes, où monsieur son père rougissait de lui, et, le tenant pour imbécile, ne lui eût jamais permis de sortir de page, et il s'alla joindre aux catholiques modérés, qu'on appelait alors le tiers parti. Vous savez que ce parti donna souventes fois la main aux calvinistes ; si bien que, de faiblesse en faiblesse, M. Sylvain se trouva, un autre beau matin, huguenot et grand serviteur et ami du jeune roi de Navarre. Son père, l'ayant su, le maudit, et, pour lui faire pièce, imagina, en son âge mûr, de se remarier et de lui donner un frère.

« C'était réduire à moitié l'héritage déjà assez mince de M. Sylvain, lequel, comme huguenot, pouvait perdre son droit d'aînesse ; car le *cheti'monsieur* n'était pas bien riche, et ses terres avaient été maintes fois ravagées par les calvinistes.

« Mais voyez le bon naturel du jeune homme ! Loin de se fâcher ou seulement se plaindre du mariage de son père et de la naissance de l'enfant qui lui rognait en deux ses futurs écus, il se redressa fièrement en apprenant la nouvelle.

« — Voyez-vous, da ! fit-il en parlant à ses compagnons. M. mon père a passé la soixantaine, et le voilà qui engendre un beau garçon ! Eh da ! c'est bonne race, dont j'espère tenir !

« Il poussa plus loin la débonnairété ; car, sept ans après, son père s'étant absenté du Berry pour aller avec le Balafré contre M. d'Alençon, et notre gentil Sylvain ayant ouï que

sa belle-mère était morte, ce qui laissait l'enfant sans grande protection au château de Briantes, revint secrètement au pays pour le défendre au besoin, et aussi, disait-il, pour le plaisir de le voir et de l'embrasser.

« Il passa tout un hiver auprès du marmot, jouant avec lui et le portant sur ses bras, comme eût fait nourrice ou gouvernante ; ce qui fit bien rire les gens d'alentour et penser qu'il était par trop simple et quasi innocent, comme ils disent pour parler d'un homme privé de raison.

« Quand le mauvais père revint après *la paix de Monsieur*, malcontent, comme vous pensez, de voir les rebelles mieux récompensés que les alliés, il se prit de fureur contre tout le monde, et contre Dieu même, qui avait laissé sa jeune dame mourir de la peste en son absence. Puis, ne sachant sur qui se venger, il prétendit que son fils aîné était revenu là, chez lui, à seules fins de faire périr par la sorcellerie l'enfant de sa vieillesse.

« C'était une grande noirceur de la part de ce vieux corsaire, car jamais l'enfant n'avait été mieux portant ni mieux soigné, et le pauvre Sylvain était aussi incapable d'un mauvais dessein que celui qui vient de naître...

Guillaume d'Ars en était là de son récit, qui l'avait conduit jusqu'en vue de Briantes, lorsqu'une espèce de demoiselle bourgeoise, vêtue de noir, de rouge et de gris, portant la robe troussée et le collet monté, se trouva venir à sa rencontre et approcha de sa botte pour lui faire force révérences.

– Hélas ! monsieur, dit-elle, vous alliez peut-être demander à dîner à mon honoré maître, le marquis de Bois-Doré ? Mais vous ne le trouverez point : il est à la Motte-Seuilly pour la journée, nous ayant donné congé jusqu'à la nuit.

Cette nouvelle contraria beaucoup le jeune d'Ars ; mais il était trop bien élevé pour en laisser rien paraître et, prenant son parti tout de suite :

– C'est bien, demoiselle Bellinde, dit-il en se découvrant

courtoisement ; nous irons jusqu'à la Motte-Seuilly. Bonne promenade et bonjour !

Puis, pour ravaler sa contrariété, il dit à d'Alvimar, en l'invitant à tourner bride avec lui :

– N'est-ce pas que voilà une gouvernante très ragoûtante et dont la bonne mine donne une savoureuse idée du logis de ce cher Bois-Doré ?

Bellinde, qui entendit cette réflexion faite à voix haute et d'un ton jovial, se rengorgea, sourit, et, appelant un petit valet d'écurie dont elle se faisait escorter comme d'un page, elle tira de ses larges manches deux petits chiens blancs qu'elle lui fit poser doucement sur le gazon comme pour les faire promener, mais, en réalité, pour se tenir tournée vers les cavaliers et faire apprécier plus longtemps son habillement de belle sergette neuve et sa taille rondelette.

C'était une fille de trente-cinq ans, haute en couleur, et dont les cheveux tiraient sur le rouge, ce qui n'était pas désagréable à voir ; car elle en avait une quantité et les portait crépés sous son toquet, au grand déplaisir des dames du pays, qui lui reprochaient de vouloir outrepasser sa condition. Mais elle avait l'air méchant, même en faisant l'agréable.

– Pourquoi l'appellez-vous Bellinde ? demanda d'Alvimar à Guillaume. Est-ce un nom de ce pays ?

– Oh ! nullement ; son nom est Guillette Carcat ; mais M. de Bois-Doré l'a baptisée, suivant sa coutume : c'est une manie que je vous expliquerai tantôt. J'ai à vous raconter d'abord la suite de son histoire.

– C'est inutile, reprit d'Alvimar en arrêtant son cheval ; malgré votre bonne grâce et votre courtoisie, je vois bien que je vous suis un embarras considérable. Poussons jusqu'à ce château de Briantes, et vous m'y laisserez avec une lettre que vous écrirez à M. de Bois-Doré pour me recommander à lui. Puisqu'il doit revenir à la nuit, je l'attendrai en me reposant.

– Non pas ! non pas ! s'écria Guillaume ; j'aimerais mieux renoncer aux réjouissances de Bourges, et je l'eusse déjà fait, n'était la parole que j'ai donnée à quelques amis de m'y trouver ce soir. Mais, certes, je ne vous quitterai pas sans vous avoir recommandé moi-même à un ami agréable et fidèle. La Motte-Seuilly n'est pas à une lieue d'ici, et il n'est pas besoin de fatiguer nos chevaux. Prenons le temps, j'arriverai à Bourges une heure ou deux plus tard, et, en ce moment de fêtes, je trouverai encore les portes ouvertes.

Et il reprit l'histoire de Bois-Doré, que d'Alvimar écouta fort peu.

Celui-ci était préoccupé de sa sûreté et ne trouvait pas le pays qu'il parcourait bien propre à son dessein de se tenir caché.

C'était un pays plat et ouvert, où, en cas de fâcheuse rencontre, il n'était guère possible de se mettre à l'abri d'un bois ou seulement d'un bouquet d'arbres. La terre fromentale est trop bonne par là pour qu'on y ait jamais souffert d'ombrage. Fine et rouge, elle s'étend au soleil sur les larges ondulations d'une plaine immense, triste à la vue, quoique bornée de belles collines et semée d'élégants castels.

Pourtant Briantes, dont nos voyageurs s'étaient fort approchés, avait présenté à d'Alvimar un aspect plus rassurant.

À dix minutes de chemin du château, la plaine s'abaisse tout d'un coup et vous conduit, en pentes adoucies, vers un étroit vallon bien ombragé.

Le castel lui-même ne se voit que quand on est dessus, comme on dit dans le pays, et le mot est juste, car le clocheton ardoisé de sa plus haute tour s'élève fort peu au-dessus du plateau, et, quand, de la plaine, on le voit briller au soleil couchant, on dirait d'une mince lanterne dorée posée sur le bord du ravin.

Il en est à peu près de même du château de la Motte-

Seuilly¹, situé plus bas que la plaine du Chaumois, mais non pas aussi agréablement que Briantes, car, au lieu d'un joli vallon, il est tristement planté dans une région plate et sans étendue.

Avant d'arriver au chemin de traverse qui y conduit, Guillaume avait raconté succinctement à son compagnon les autres vicissitudes de la vie de M. Sylvain de Bois-Doré : comme quoi son père avait voulu l'enfermer dans sa tour pour l'empêcher de retourner avec les huguenots ; comme quoi le jeune homme s'était sauvé par-dessus les murs et avait été rejoindre son cher Henri de Navarre, avec lequel, après le trépasement du roi Henri III, il avait guerroyé neuf ans ; comme quoi, enfin, ayant de son mieux contribué à le mettre sur le trône, il était revenu vivre dans ses terres, où son tyran de père avait cessé de vivre et de faire enrager un chacun.

– Et de son jeune frère, qu'est-il advenu ? dit d'Alvimar, qui faisait effort pour s'intéresser à ce récit.

– Ce jeune frère n'est plus, répondit d'Ars. Bois-Doré l'a peu connu, car son père l'avait engagé de bonne heure au service du duc de Savoie, où il est mort d'une façon...

Ici, Guillaume fut encore interrompu par un incident qui parut contrarier beaucoup d'Alvimar, soit qu'il commençât à prendre intérêt aux renseignements de son compagnon, soit qu'il eût, en qualité d'Espagnol, une répugnance marquée pour les interrupteurs.

1. Aujourd'hui Feuilley ; jadis et successivement Seuly, Sully et Seuilly.

C'était une bande de bohémiens, qui, couchée tout à plat dans un fossé, se releva comme une volée de moineaux à l'approche des cavaliers et fit faire un écart au cheval de M. d'Alvimar. Mais c'étaient des moineaux trop bien apprivoisés ; car, au lieu de s'envoler au loin, ils se jetèrent presque dans les jambes des chevaux, sautant, criant et tendant la main d'une façon piteuse et grimacière.

Guillaume ne songea qu'à rire de leurs manières étranges, et, très généreusement, leur fit l'aumône ; mais d'Alvimar se montra singulièrement bourru et ne fit que leur dire en les menaçant de son fouet :

– Loin, loin ! loin de moi, canaille !

Il alla même jusqu'à vouloir frapper un garçonnet qui s'attachait à sa botte avec cet air à la fois moqueur et suppliant des enfants dressés au métier de *quémandeux* sur les chemins. Celui-ci évita le fouet, et Guillaume, qui se trouvait en arrière, le vit ramasser une pierre qu'il eût lancée à d'Almivar, si un autre gars plus âgé, de la bande, ne l'eût retenu en le grondant et en le menaçant.

Mais l'incident ne finit pas là : une petite femme assez belle, quoique bien flétrie et mal accoutrée, prit l'enfant et, lui parlant comme si elle eût été sa mère, le poussa du côté de Guillaume, puis se mit à courir aussi après d'Almivar, en lui tendant la main, mais en le regardant, comme si elle eût voulu ne jamais oublier sa figure.

D'Almivar, irrité de plus en plus, poussa son cheval du côté de cette femme, et l'eût renversée, si elle ne se fût garée vivement ; et même il porta la main sur la crosse d'un de ses pistolets de selle, comme s'il ne lui eût rien coûté de tirer sur ces mauvaises bêtes d'idolâtres.

Les bohémiens se regardèrent alors entre eux et se ser-rèrent comme pour se consulter.

– *Avanti! avanti!* s'écria Guillaume à d'Alvimar.

Il aimait à dire des mots italiens pour faire voir qu'il était allé à la cour de la reine mère, ou bien peut-être s'imaginait-il qu'un *i* à la fin des mots suffisait pour les rendre inintel-ligibles à ces Égyptiens.

– Pourquoi *avanti!* lui dit d'Alvimar sans vouloir presser l'allure de son cheval.

– Parce que vous avez fâché ces oiseaux noirs. Voyez! ils se rassemblent comme des grues en détresse, et, ma foi! ils sont une vingtaine et nous ne sommes que sept.

– Comment donc, mon cher Guillaume, vous craignez quelque chose de la part de ces animaux faibles et poltrons?

– Je n'ai pas grand'coutume de craindre, répondit le jeune homme un peu piqué; mais je trouverais bien déplaisant d'avoir à faire feu sur ces pauvres loqueteux, et je suis étonné de l'humeur qu'ils vous ont causée, quand il était si facile de vous en débarrasser avec quelque menue monnaie.

– Je ne donne jamais à ces gens-là, dit Sciarra d'Alvimar d'un ton sec et bref qui surprit le bienveillant Guillaume.

Celui-ci sentit que son compagnon avait ce qu'on appel-lerait aujourd'hui mal aux nerfs, et il s'abstint de le blâmer. Seulement, il insista pour doubler le pas; car la bande de bohémiens, marchant plus vite que les chevaux ne trottaient, les suivait et les devançait, distribués en deux bandes qui bordaient les deux côtés du chemin.

Ces gens n'avaient pourtant pas l'air hostile, et il était difficile de deviner quelle était leur intention en escortant ainsi nos cavaliers.

Ils se parlaient entre eux dans une langue inintelligible, et ne paraissaient occupés que de la femme qui marchait à leur tête.

L'enfant que M. d'Alvimar avait voulu frapper de son

fouet se tenait à côté de M. d'Ars, comme s'il eût compté sur sa protection, et paraissait prendre grand intérêt à cette course extraordinaire. Guillaume remarqua que ce petit garçon était moins sale et moins noir que les autres et que ses traits agréables et délicats n'avaient aucun rapport de type avec celui des bohémiens.

S'il eût fait la même attention à la femme que d'Alvimar avait offensée et menacée, il eût remarqué aussi que, sans ressembler le moins du monde à cet enfant, elle ne ressemblait pas davantage à ses autres compagnons de misère. Elle avait un air plus noble et plus doux. Elle n'était pas non plus de race européenne, bien qu'elle portât le costume montagnard des Pyrénées.

Ce qu'il y avait de surprenant, c'est que, tout en ayant très bien compris le geste que Sciarra avait fait pour prendre son pistolet, malgré le naturel craintif des mendiants et bateleurs de cette espèce, elle marchait hardiment près de lui, n'essayant plus de l'importuner, n'ayant point l'air de le menacer, mais le regardant toujours avec une très grande attention.

La chose parut véritablement insolente à d'Alvimar, et, pour bien peu, il eût écouté les suggestions de son humeur fantasque et violente.

Guillaume y prit garde, et, craignant quelque fâcheuse affaire et d'être forcé de prendre parti pour le gentilhomme hautain contre la canaille inoffensive, il poussa son cheval entre Sciarra et la petite femme, fit signe à celle-ci de s'arrêter, et lui parla ainsi, moitié riant, moitié sérieux :

— Vous plairait-il nous dire, reine des genêts et des bruyères, si c'est pour nous faire honte ou honneur que vous nous suivez de la sorte, et si nous devons prendre en gré ou en déplaisir la cérémonie que vous nous faites ?

L'Égyptienne (car on traitait alors indifféremment d'Égyptiens ou de Bohémiens ces hordes errantes d'origine inconnue)

secoua la tête et fit un signe au jeune gars qui avait ôté la pierre des mains de l'enfant.

Il s'approcha, et, d'un ton patelin, avec une mine insolente, parlant français sans aucun accent :

– Mercédès, dit-il en désignant la femme silencieuse, n'entend pas la langue de Vos Seigneuries. C'est moi qui parle pour ceux des nôtres qui ne savent pas s'expliquer.

– Bien, dit Guillaume, tu es l'orateur de la troupe ; comment t'appelles-tu, toi, monsieur l'effronté ?

– *La Flèche*, pour vous obéir. J'ai l'honneur d'être né Français, dans la ville dont je porte le nom.

– L'honneur est pour la France, assurément ! Or donc, maître *La Flèche*, dis à tes camarades de nous laisser aller en paix. Je vous ai donné assez, pour un homme en voyage, et ce ne serait pas me remercier comme il faut que de nous faire avaler votre poussière. Adieu, et laissez-nous, ou, si vous avez quelque requête nouvelle à me présenter, faites vite, nous sommes pressés.

La Flèche traduisit rapidement les paroles de Guillaume à celle qu'il appelait *Mercédès*, et qui semblait être l'objet d'une déférence particulière de sa part et de celle des autres.

Elle lui répondit quelques mots en espagnol, et *La Flèche*, s'adressant à d'Ars :

– Cette bonne fille, dit-il, demande humblement les noms de Vos Seigneuries, afin de prier pour elles.

Guillaume se mit à rire.

– Voilà, dit-il, une requête plaisante. Conseille, ami *La Flèche*, à cette bonne fille de prier pour nous sans nous nommer. Le bon Dieu nous connaît bien, et nous ne lui apprendrions rien de nous qu'il ne sache mieux que nous-mêmes.

La Flèche salua humblement de son bonnet crasseux, et nos voyageurs, poussant leurs montures, eurent bientôt laissé les bohémiens derrière eux.

– Ah çà ! dit d'Alvimar à Guillaume en voyant poindre à

l'horizon bas et court les clochetons de la Motte-Seuilly, vous ne m'avez point dit où nous allions. Ce château est celui d'un autre de vos amis, à qui je ne serai sans doute pas importun ?

– Ce château est celui d'une dame jeune et belle qui vit là avec son père, et tous deux vous recevront avec courtoisie. Tous deux vous retiendront jusqu'au soir, non seulement pour ne pas être privés de la compagnie de M. de Bois-Doré, qu'ils estiment beaucoup, mais encore pour vous prouver que nous ne sommes point des sauvages, dans notre pauvre pays de campagne, et que nous savons exercer l'hospitalité à la vieille mode de France.

D'Alvimar répondit qu'il n'en doutait nullement, et sut dire à son compagnon des paroles obligeantes, car nul homme n'était mieux appris ; mais son esprit amer se tourna bien vite vers un autre objet.

– D'après tout ce que vous m'avez conté de ce Bois-Doré, mon futur hôte, c'est, dit-il, un vieux mannequin dont les vassaux se gaussent à cœur joie ?

– Non pas ! répondit M. d'Ars. Ces bohémiens ne m'ont pas laissé finir. J'allais vous dire que, lorsqu'il revint au pays enrichi et emmarquisé, on fut étonné de voir qu'il était aussi brave qu'un lion, malgré son air bénin, et que, s'il avait des façons comiques, il avait aussi des vertus chrétiennes dont on se pouvait trouver fort bien.

– Faites-vous entrer la tempérance et la chasteté dans le compte de ces vertus chrétiennes ?

– Pourquoi non, je vous prie ?

– Parce que cette gouvernante à l'ardente crinière, que nous avons vue à la porte de son domaine, m'a semblé un peu bien verte pour un homme aussi mûr.

– Honni soit qui mal y pense ! dit Guillaume en souriant. Je ne jurerais pas que notre marquis ait été insensible aux gentilleses des filles d'honneur de la reine Catherine ; mais il y a longtemps de cela ! Je crois fort que vous pourriez en

conter à la Bellinde sans lui faire de tort ni de peine. Mais nous voici arrivés. Je n'ai pas besoin de vous dire que de tels propos ne sont pas de saison ici. Notre belle veuve, Mme de Beuvre, n'est point une prude; mais, à son âge et dans sa position...

Nos cavaliers passaient sur le pont-levis, qui, en raison de la tranquillité du pays, était baissé tout le jour; la herse était levée.

Ils entrèrent donc sans obstacle ni cérémonie dans la cour du manoir, où ils mirent pied à terre.

– Un instant! dit Sciarra d'Alvimar à Guillaume, au moment de se présenter; je vous prie, à cause des valets, de ne point dire mon nom ici.

– Ni ici ni ailleurs, répondit M. d'Ars. Vous n'avez guère d'accent étranger; il n'est donc pas même besoin de vous dire Espagnol. Pour lequel de mes amis de Paris voulez-vous que je vous fasse passer?

– Je serais très gêné de jouer un personnage différent du mien; j'aime mieux rester à peu près moi-même et prendre seulement un des noms de ma famille. Je serai, si vous le voulez bien, un Villareal, et j'aurai pour prétexte à ma fuite de Paris...

– Vous parlerez vous-même en confidence au marquis et arrangerez les choses comme vous l'entendrez. Je n'ai rien autre à faire que de lui dire combien vous êtes mon ami, que vous fuyez quelque persécution, et que je le prie d'avoir soin de vous comme de moi-même.

Le château de la Motte-Seuilly (c'est le nom qui a prévalu), encore debout et à peu près intact aujourd'hui, est un petit manoir composé d'une tour d'entrée hexagone toute féodale, d'un corps de logis tout nu percé de fenêtres très espacées, avec deux autres corps en retour, l'un desquels est flanqué d'un donjon. Dans le bâtiment de gauche, les écuries voûtées à fortes nervures, les cuisines et logements des gens de suite ; dans celui de droite, la chapelle à fenêtre ogivale, du temps de Louis XII, traverse au-dessus d'une courte galerie à air libre, que soutiennent deux piliers trapus, entourés de nervures en relief, comme de gros troncs étreints par des lianes.

Cette galerie conduit à la grande tour ou donjon, qui date, comme la tour d'entrée, du XII^e siècle. Elle contient des chambres rondes très sobrement mais très joliment ornées de colonnes engagées avec des socles à griffes. L'escalier, qui tourne dans une petite tour accotée à la grande, aboutit à une de ces antiques charpentes, savamment et hardiment agencées, qui sont encore des objets d'art.

Celle-ci porte, au centre de ses rayons, un *cheval de bois* ou chevalet, instrument de torture dont l'application fut encore froidement réglée par une ordonnance de 1670. Cette horrible machine date de la construction de l'édifice, car elle fait corps avec la charpente¹.

C'est dans ce manoir exigü, pauvre et morne, que la belle Charlotte d'Albret, femme du sinistre César Borgia, passa

1. On en peut voir le dessin exact, ainsi que celui du château, de l'if et des débris de la tombe de Charlotte d'Albret, dans le bel ouvrage de MM. de la Tremblais et de la Villegille : *Esquisses pittoresques sur le département de l'Indre*.

quinze ans et mourut, toute jeune encore, après une vie de douleur et de sainteté.

On sait que l'infâme cardinal, le bâtard du pape, l'incestueux, le débauché, le sanguinaire, l'amant de sa sœur Lucrece et l'assassin de son propre frère et rival, se débarrassa un jour des dignités de l'Église pour chercher femme et fortune en France.

Louis XII voulait rompre son propre mariage avec Jeanne, la fille de Louis XI, pour épouser Anne de Bretagne. Il lui fallait l'assentiment du pape. Il l'obtint moyennant qu'il donnerait le Valentinois et la main d'une princesse au bâtard, au cardinal condottiere.

Charlotte d'Albret, belle, érudite et pure, fut sacrifiée; quelques mois après, délaissée et considérée comme veuve.

Elle acheta ce triste castel et vint y élever sa fille¹. Son unique plaisir au-dehors était d'aller voir à Bourges sa mystique compagne d'infortune, Jeanne de France, la reine répudiée, devenue la bonne duchesse de Berry et la fondatrice de l'Annonciade.

Mais Jeanne mourut, et Charlotte, alors âgée de vingt-quatre ans, prit le deuil, qu'elle ne quitta plus, et ne sortit plus de la Motte-Seuilly jusqu'à sa propre mort, qui arriva neuf ans après, en 1514.

Son corps fut transporté à Bourges et enseveli auprès de celui de Jeanne, pour être, un demi-siècle plus tard, exhumé, profané et brûlé par les calvinistes, ainsi que celui de l'autre pauvre sainte. Son cœur reposa en paix un peu plus longtemps dans la chapelle rustique de la Motte-Seuilly, dans un joli monument que lui fit élever sa fille.

Mais, de cette triste destinée, aucun vestige terrestre ne devait être respecté. En 1793, les paysans, reportant sur cette

1. Louise Borgia, mariée plus tard à Louis de la Trémouille, puis à Philippe de Bourbon-Busset.

tombe la haine qu'ils avaient pour leur seigneur, brisèrent le mausolée, dont les élégants débris gisent épars aujourd'hui sur le pavé. La statue de Charlotte est dressée contre le mur, rompue en trois morceaux. L'église, abandonnée, s'affaisse sur elle-même. Le cœur de la victime était sans doute scellé dans quelque précieux coffret d'or ou d'argent : qu'est-il devenu ? Vendu peut-être à vil prix, peut-être bien seulement caché et enfoui par un retour de peur ou de dévotion, ce pauvre cœur gît peut-être encore dans quelque chaumière de village, à l'insu du nouvel occupant, sous la pierre du foyer ou sous l'épine de la haie.

Aujourd'hui, le castel, restauré, s'égayé un peu au soleil, que la disparition d'un grand pan de mur laisse entrer dans son préau sablé ; l'eau des anciens fossés, qu'alimente, je crois, une source voisine, coule en petite rivière assez gracieuse dans le jardin anglais, nouvellement dessiné.

L'if monstrueux, qui date du temps de Charlotte d'Albret, appuie ses vénérables segments affaissés sur des quartiers de roche pieusement disposés pour soutenir sa monumentale décrépitude. Quelques fleurs et un cygne solitaire jettent comme un sourire mélancolique autour du douloureux manoir.

L'horizon est toujours maussade, le paysage navrant, la tour sinistre, et pourtant notre siècle artiste aime ces demeures sombres, ces vieux nids désolés, fortes constructions d'un passé dur et amer que le peuple ne sait plus, qu'il ne comprenait déjà plus en 1793, puisqu'il brisait la tombe de l'humble Charlotte, et laissait debout le triomphant chevalet de la Motte-Seuilly.

Au temps où se passe notre récit, ce manoir, fermé de toutes parts, était à la fois plus lugubre et plus confortable qu'aujourd'hui. On vivait dans l'ombre froide de ces petites forteresses : donc, on savait s'arranger pour y vivre.

Les grandes cheminées, toutes revêtues de fonte dans l'intérieur de l'âtre, envoyaient une vive chaleur dans les

vastes appartements. Les tentures étaient déjà remplacées, sur les murs, par des papiers feutrés d'une épaisseur et d'une beauté remarquables ; au lieu de nos jolis rideaux de perse qui frissonnent aux vents coulis des fenêtres, on avait les plis pesants des damas, ou, dans les habitations plus modestes, des étoffes de bourre de soie qui duraient cinquante ans. Sur les carreaux de grès des corridors et des salles, on étendait des tapis de nouvelle fabrique qui étaient mélangés de laine, de coton, de lin et de chanvre.

On faisait de très beaux parquets marquetés, et, dans nos provinces du Centre, on mangeait dans la belle faïence de Nevers, tandis que les dressoirs étalaient ces bizarres gobelets de verre de couleur qui ne servaient qu'aux jours d'apparat, et qui représentaient des monuments, des plantes, des navires ou des animaux fantastiques.

Donc, malgré la médiocre apparence du corps de logis réservé aux appartements de maîtres (car déjà les seigneurs n'habitaient plus le faite de leurs vieux donjons féodaux), M. d'Alvimar trouva un intérieur agréable, propre et d'une certaine élégance, qui sentait, sinon la richesse, du moins une aisance véritable.

La Motte-Seuilly était passée, par le mariage de Louise Borgia, dans la maison de la Trémouille, à laquelle M. de Beuvre appartenait par sa mère.

C'était un rude et brave gentilhomme, qui ne se gênait point pour dire ses opinions et ses croyances. Sa fille unique, Lauriane¹, avait épousé à douze ans son cousin Hélyon de Beuvre, âgé de seize ans.

On avait tenu ces deux enfants éloignés l'un de l'autre, avec d'autant plus de facilité que la province ressentait un contrecoup d'agitation à laquelle MM. de Beuvre ne croyaient pouvoir se dispenser de prendre part. Ils quittèrent la Motte le

1. Saint Laurian est un des saints les plus fêtés de l'ancien Berry.

jour même du mariage, pour aller au secours de la duchesse de Nevers, qui s'était déclarée pour le prince de Condé, et qu'assiégeait, dans sa bonne ville, M. de Montigny (François de la Grange).

En essayant de pénétrer hardiment dans Nevers, sous les yeux des catholiques, le jeune Hélyon avait été tué. Au retour de cette campagne, M. de Beuvre eut donc la douleur d'annoncer à sa fille chérie que, de vierge, elle passait sans transition à l'état de veuve.

Lauriane pleura beaucoup son jeune cousin. Mais peut-on pleurer sans relâche à douze ans ? Son père lui donna, d'ailleurs, une si belle poupée ! une poupée qui avait un corps de jupe tout en drap d'argent, et des souliers en velours rouge découpés en queue d'écrevisse ! Et puis, quand elle eut quatorze ans, il lui amena de Bourges un si joli petit cheval brandin qui provenait des haras de M. le Prince ! et puis enfin, Lauriane, qui n'était, lors de son mariage, qu'une mince et pâle fillette, devint, à quinze ans, une petite blonde si fraîche, si élégante, si aimable, qu'il n'y avait pas grand danger qu'elle restât veuve.

Mais elle était si tranquille avec son père et si complètement maîtresse dans le petit château qu'il lui avait constitué en dot, qu'elle ne se sentait nullement pressée de convoler en secondes noces. Ne s'appelait-elle pas *madame* ? Et une des grandes raisons qui décident les filles au mariage, n'est-elle pas le désir enfantin d'être appelées ainsi ? Et les cadeaux, les fêtes, la parure de noces ?

Lauriane disait naïvement :

– J'ai eu déjà tous les plaisirs et toutes les peines du mariage.

Cependant, quoiqu'il eût une assez belle fortune gouvernée par lui avec prudence, et que sa vie retirée lui permettait désormais d'arrondir, M. de Beuvre ne trouvait pas aisément à nouer pour sa fille de nouveaux projets de mariage.

Il avait embrassé le parti de la Réforme au moment où la

Réforme, épuisée d'hommes et d'argent, n'avait plus, dans nos provinces, qu'à se tenir coite et à se faire tolérer.

Autour de lui, tout était catholique ou faisait semblant de l'être; car, en Berry, le calvinisme n'eut qu'un moment de puissance, et une vraie place forte. Mais

L'an mil cinq cent soixante-deux,

où

Bourges n'avait prestres ne gueux,

était déjà loin, et Sancerre, la *fâcheuse montagne*, avait désormais ses murailles rasées *jusqu'au niveau du sol*.

Le caractère berrichon n'est ni persécuteur ni fanatique, et, après un moment de surprise et d'excitation, où les passions de dehors avaient enivré le peuple et la bourgeoisie, on était retombé sous l'empire de la peur des grands, qui est le fond de la politique constante de cette province.

Les grands, de leur côté, avaient, suivant leur coutume invariable, vendu leur soumission. Condé était devenu zélé catholique; M. de Beuvre, qui avait d'abord servi le père et ensuite perdu son propre gendre au service de la cause du fils, était, comme de raison, tout à fait dans sa disgrâce et ne se montrait plus à Bourges. Des jésuites lui avaient été envoyés par le prince, à l'effet de l'engager à abjurer solennellement.

De Beuvre n'était pas exalté en fait de religion. Il avait cédé à des passions politiques en embrassant la foi de Luther, et il sentait bien qu'il s'était trompé quant à sa fortune. Il s'y était pris trop tard pour qu'on eût besoin de l'acheter désormais. On se contentait de chercher à l'intimider, et on lui avait adroitement fait entendre qu'il ne pourrait pas marier sa fille dans le pays, s'il persistait dans l'hérésie. Après avoir fièrement relevé la tête devant les menaces, il s'était senti ébranlé devant la crainte du célibat de Lauriane et de son patrimoine tombant en quenouille.

Mais Lauriane l'avait empêché de céder. Élevée par lui assez tièdement dans la religion protestante, elle y était médiocrement instruite, et mêlait volontiers, dans son cœur, les pratiques et les prières des deux cultes.

Elle ne courait pas au prêche par les longs mauvais chemins d'Issoudun ou de Linières, et, quand elle passait près d'une église catholique, elle ne bondissait pas d'indignation au son de la cloche. Mais elle montrait parfois, à travers sa douceur souriante et enfantine, les germes d'une grande fierté; et quand elle vit son père souffrir à l'humiliante idée de l'abjuration publique, elle vint à son secours avec une énergie surprenante, disant aux jésuites de Bourges :

— Vous n'avez que faire de me vouloir convertir en vue d'un beau mari catholique; car j'ai juré en mon cœur d'être plus volontiers à un vilain mari de ma communion.

V

Il y avait peu de semaines que cette visite avait eu lieu à la Motte-Seuilly, lorsque arriva celle de M. Sciarra d'Alvimar, présenté par Guillaume d'Ars.

Ils furent reçus par le père et la fille, M. de Bois-Doré étant allé *courre un lièvre* avec le garde de M. de Beuvre.

Ce fut une nouvelle contrariété pour Guillaume, qui se voyait retardé d'heure en heure, et qui commençait à désespérer d'aller à Bourges ce jour-là.

Sciarra d'Alvimar se présenta avec grâce, et dès les premiers mots de sa conversation, de Beuvre, qui s'y connaissait, non pour avoir beaucoup vu Paris, mais pour avoir hanté les petites cours de province, où l'on était tout aussi grand

seigneur qu'à celle du roi, reconnut qu'il avait affaire à un homme du meilleur monde.

Quant à d'Alvimar, frappé de la grâce et de la jeunesse de Lauriane, il la prenait pour une fille puinée de M. de Beuvre, et il attendait toujours d'être présenté à la veuve dont M. d'Ars lui avait parlé.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'il comprit que cette belle enfant était la maîtresse de la maison.

On dînait alors à dix heures du matin, et Guillaume, ayant couru dans la prairie à la recherche du marquis, revint prendre congé.

– Le marquis est prévenu, dit-il à Sciarra ; il arrive ; il m'a juré d'être votre hôte et votre ami jusqu'à mon retour. Donc, je vous laisse en bonne compagnie, et je vais faire de mon mieux pour regagner le temps perdu.

On voulut en vain le retenir à dîner. Il partit après avoir baisé la main de la belle Lauriane, serré celle de son bon voisin M. de Beuvre et embrassé d'Alvimar, en lui jurant de venir, avant la fin de la semaine, le reprendre à Briantes pour le conduire en son château d'Ars et l'y garder le plus longtemps possible.

– Or donc, dit M. de Beuvre à d'Alvimar, offrez votre main à la châtelaine, et mettons-nous à table. Ne soyez pas étonné si nous n'attendons point notre ami Bois-Doré. Il a coutume, quand il a chassé seulement un quart d'heure, de faire une toilette d'une heure, et, pour rien au monde, il ne voudrait se présenter devant une dame, – même devant celle-ci, qui est à ses yeux comme sa fille, car il l'a vue naître, – sans s'être lavé, parfumé, rhabillé de la tête aux pieds. C'est son plaisir, et il n'y a pas grand mal. Nous ne nous gêmons point avec lui, et nous le gênerions en retardant notre repas pour l'attendre.

– N'aurais-je pas dû, dit d'Alvimar quand on l'eut fait asseoir au haut bout de la table, aller présenter mes respects

à M. de Bois-Doré, dans sa chambre, avant de me mettre à dîner ?

— Non ! dit Lauriane en riant, vous l'eussiez bien chagriné en le surprenant à sa toilette. Ne nous demandez pas pourquoi ; vous le comprendrez de vous-même sitôt que vous l'aurez vu.

— Et, d'ailleurs, ajouta M. de Beuvre, vous ne lui devez de prévenances qu'à cause de votre jeune âge ; car en qualité d'hôte *fiduciaire*, c'est lui qui vous doit toutes les avances. Or, je me charge de vous présenter à lui, M. d'Ars m'ayant confié ce soin-là.

En parlant du jeune âge de d'Alvimar, M. de Beuvre partageait l'erreur qu'il faisait naître à première vue.

Quoiqu'il fût alors près de la quarantaine, il paraissait être au-dessous de la trentaine, et peut-être M. de Beuvre comparait-il intérieurement le beau visage de son hôte *temporaire* avec celui de sa chère Lauriane. Sa préoccupation constante était de lui trouver, en dehors du pays, un mari qui n'exigerait pas l'abjuration solennelle.

Il ignorait, le bon gentilhomme, que les jésuites régnaient déjà partout, et que le Berry était encore une des provinces les moins travaillées par leur propagande.

Il ignorait aussi que d'Alvimar fût, dans son âme, un parfait chevalier de la sainte dame *Inquisition*.

Guillaume, qui voulait assurer à son ami un accueil cordial, s'était bien gardé de le peindre comme un orthodoxe trop chatouilleux. Catholique lui-même, mais tolérant et même peu croyant, comme la plupart des jeunes gens du monde, il n'avait soulevé, ni en le présentant au maître du logis, ni en le recommandant à M. de Bois-Doré, la question religieuse, à laquelle ces personnes n'attachaient, pas plus que lui, une importance dominante dans leurs relations. Mais il avait dit à l'écart, et en deux mots, à M. de Beuvre, que M. de Villareal (le nom convenu d'Alvimar) était de bonne famille, le fait était certain, et en belle passe de faire fortune, Guillaume le

croyait, M. d'Alvimar cachant sa pauvreté avec tout l'orgueil dont un Espagnol est capable sur ce point-là.

Le premier service fut distribué avec toute la lenteur des valets berrichons, et dégusté avec la méthodique lenteur des gens bien appris qui ne veulent point passer pour des gloutons.

Cette patiente déglutition, ces longues pauses entre chaque bouchée, ces récits de l'amphitryon entre chaque plat, sont encore articles de savoir-vivre, chez les vieillards, en Berry. Les paysans de nos jours renchérissent sur ce principe de bonne éducation, et quand on mange avec eux, on peut être bien sûr de rester trois heures durant assis à table, ne fût-ce que devant un morceau de fromage et une bouteille de piquette.

D'Alvimar, dont l'esprit actif et inquiet ne pouvait s'endormir dans les jouissances de la réfection, profita de la majestueuse mastication de M. de Beuvre pour causer avec sa fille, laquelle mangeait vite et peu, s'occupant de son père et de son hôte plus que d'elle-même.

Il fut surpris de trouver tant d'esprit chez une fille de campagne, qui, sauf une ou deux courses à Bourges et à Nevers, n'était jamais sortie des terres de son domaine.

Lauriane n'était pas très cultivée, et peut-être n'eût-elle pas écrit une longue lettre sans y faire quelque faute de français; mais elle parlait bien, et, à force d'entendre parler son père et ses voisins sur les affaires du temps, elle connaissait et jugeait bien l'histoire, depuis le règne de Louis XII et les premières guerres de religion.

Pourtant, comme elle se faisait la gloire de descendre de Charlotte d'Albret, et que ce souvenir était vénérable et vénéré par elle, elle n'eut point occasion de laisser voir à d'Alvimar qu'elle était hérétique, et, d'ailleurs, la civilité de ce temps-là voulait qu'on ne s'expliquât jamais inutilement sur ses propres croyances, même entre gens de la même communion, car les nuances étaient nombreuses et la controverse était partout.

En outre de ce tact délicat et ce grand bon sens qu'elle possédait, elle avait dans l'esprit un tour de franchise et de malice, amalgame tout berrichon, qui fait de l'alliance de deux contraires une manière de voir et de dire assez originale.

Elle était du pays où l'on dit la vérité en riant, et où chacun sait qu'il est compris sans avoir besoin de se fâcher.

D'Alvimar, qui était plus despote que goguenard et plus vindicatif que sincère, se sentit un peu intimidé devant cette jeune fille, et cela, sans trop pouvoir se rendre compte du pourquoi.

Il lui semblait parfois qu'elle devinât son caractère, sa vie ou sa récente aventure, et qu'elle eût l'air de lui dire : « Après tout, nous n'en sommes pas moins de bonnes gens, prêts à vous obliger. »

Enfin, il fut question de servir le rôti, et, au milieu d'un grand bruit de portes et de cliquetis d'assiettes, M. de Bois-Doré parut, précédé d'un petit serviteur richement équipé, qu'il traitait tout bas de page, comme pour justifier ce vers, qui n'avait pas encore accusé le ridicule de ses pareils :

Tout marquis veut avoir des pages,

et contrairement aux ordonnances, qui ne permettaient plus les pages qu'aux princes et grands seigneurs de haut vol.

Malgré sa mélancolie habituelle et son malaise présent, d'Alvimar eut peine à s'empêcher de rire à l'apparition de son hôte *fiduciaire*.

M. Sylvain de Bois-Doré avait été un des beaux hommes de son temps. Grand, bien fait, noir de cheveux avec la peau blanche, des yeux magnifiques, de beaux traits, robuste et léger de son corps, il avait plu à beaucoup de dames, mais sans inspirer jamais de passion durable ou violente. C'était la faute de sa propre légèreté et de l'économie qu'il faisait de ses propres émotions.

Une bonté sans limites, une loyauté très grande eu égard à son temps et à son milieu, une prodigalité princière dans les chances fortuites de la richesse, une parfaite philosophie aux heures de la *débîne* (c'était son mot), toutes les qualités aimables et faciles des aventuriers champions du Béarnais, ne suffisaient pas pour faire un héros passionné, comme on les aimait du temps de sa jeunesse.

C'était une époque exaltée et sanguinaire où la galanterie avait besoin d'un peu de férocité pour s'élever à l'attachement romanesque, et Bois-Doré, hors du combat, où il se portait vaillamment, était d'une mansuétude révoltante. Il n'avait assassiné aucun mari, aucun frère ; il n'avait égorgé aucun rival dans les bras de ses maîtresses infidèles ; Javotte ou Nanette le consolait aisément des trahisons de Diane ou de Blanche. Il passait donc alors, malgré son goût pour les romans de pastorale et de chevalerie, pour un petit esprit et un cœur tiède.

Il avait pris d'autant mieux son parti d'être joué et berné par les dames, qu'il ne s'en était jamais aperçu. Il se savait beau, libéral et brave ; ses aventures étaient courtes mais nombreuses ; son cœur avait besoin de plus d'amitié que d'emportement, et, par sa discrétion et sa douceur de mœurs, il avait mérité de rester l'ami de tout le monde. Il s'était donc trouvé heureux sans se tracasser pour être adoré, et, franchement, il avait aimé un peu toutes les belles sans en adorer aucune.

On l'eût bien accusé d'égoïsme si le reproche eût été facile à concilier avec celui qu'on lui faisait d'être trop bon et trop humain. Il était bien un peu la caricature du bon Henri, que plusieurs traitaient d'ingrat et de traître, et que tous aimaient quand même, après l'avoir fréquenté.

Mais le temps avait marché, et c'était encore là une chose dont messire de Bois-Doré n'avait pas daigné s'apercevoir. Son corps souple s'était durci et roidi, sa belle jambe s'était séchée, son noble front s'était dégarni, son grand œil

s'était entouré de rides comme le soleil de rayons, et, de toute sa jeunesse envolée, il n'avait conservé que des dents, un peu longues, mais encore blanches et bien rangées, avec lesquelles il affectait de casser des noisettes au dessert, pour que l'on y fit attention. On disait même, chez ses voisins, qu'il était fort contrarié si l'on oubliait d'en mettre pour lui sur la table.

Quand nous disons que M. de Bois-Doré ne s'était pas aperçu des outrages du temps, c'est une façon d'exprimer le contentement qu'il avait encore de lui-même; car il est certain qu'il se vit vieillir et qu'il combattait l'effet des ans avec une vaillante obstination. Je crois que la plus grande énergie dont il se sentit capable fut employée à cette bataille.

Lorsqu'il vit ses cheveux blanchir et s'en aller, il fit exprès le voyage de Paris pour se commander une perruque chez le meilleur faiseur. Déjà la perruquerie devenait un art; mais les chercheurs de détails nous ont appris que, pour avoir des raies de tête en soie blanche avec cheveux implantés un par un, il fallait dépenser au moins soixante pistoles.

M. de Bois-Doré ne s'arrêta pas devant cette bagatelle, lui qui était riche désormais et qui mettait fort bien douze à quinze cents francs de notre monnaie à un habillement de demi-toilette, cinq à six mille à un habit de gala. Il courut essayer des perruques: d'abord il s'éprit d'une blonde crinière qui lui allait merveilleusement bien au dire du perruquier.

Bois-Doré, qui ne s'était jamais vu blond, commençait à le croire, lorsqu'il en essaya une châtain qui, toujours au dire du vendeur, lui allait tout aussi bien. Les deux étaient de même prix; mais Bois-Doré en essaya une troisième qui coûtait dix écus de plus et qui jeta le marchand dans l'enthousiasme: celle-là était véritablement la seule qui fit ressortir les avantages de M. le marquis.

Bois-Doré se souvint du temps où les dames disaient qu'il était rare de voir une chevelure aussi noire que la sienne avec une peau aussi blanche.

– Ce perruquier doit avoir raison, pensa-t-il.

Et, pourtant, il s'étonna quelques instants devant la glace, de voir que cette crinière sombre lui donnait l'air dur et violent.

– C'est surprenant, se dit-il, comme cela me change ! Cependant, c'est ma couleur naturelle. J'avais, dans ma jeunesse, l'air aussi doux que je l'ai encore. Mes épais cheveux noirs ne me donnaient pas cette mine de mauvais garçon.

Il ne lui vint pas à l'idée que tout est en parfaite harmonie dans les opérations de la nature, soit qu'elle nous fasse, soit qu'elle nous défasse, et qu'avec ses cheveux gris il avait la mine qu'il devait avoir.

Mais le perruquier lui répéta tant de fois qu'il ne paraissait plus que trente ans avec cette belle perruque, qu'il la lui acheta et lui en commanda sur-le-champ une seconde, par économie, disait-il, afin de ménager la première.

Néanmoins, il se ravisa le lendemain. Il se trouvait plus vieux qu'auparavant avec cette tête de jeune homme, et c'était l'avis de tous ceux qu'il avait consultés.

Le perruquier lui expliqua qu'il fallait mettre d'accord les cheveux, les sourcils et la barbe, et il lui vendit la teinture. Mais alors Bois-Doré se trouva si blême au milieu de ces taches d'encre, qu'il fallut encore lui expliquer que le fard était nécessaire.

– Il paraît, dit-il, que quand on commence à user d'artifice, il n'est plus possible de s'arrêter ?

– C'est la coutume, répondit le rajeunisseur ; choisissez d'être ou de paraître.

– Mais je suis donc vieux ?

– Non, puisque vous pouvez encore paraître jeune moyennant mes recettes.

Depuis ce jour, Bois-Doré porta perruque ; sourcils, moustaches et barbe peints et cirés ; badigeon sur le museau, rouge sur les joues, poudres odorantes dans tous les plis de ses rides ; en outre, essences et sachets de senteur sur toute sa

personne : si bien que, quand il sortait de sa chambre, on le sentait jusque dans la basse-cour, et que, s'il passait seulement devant le chenil, tous ses chiens courants éternuaient et grimaçaient pendant une heure.

Quand il eut bien réussi à faire, d'un beau vieillard qu'il était, une vieille marionnette burlesque, il s'avisa encore de gêner son port, qui avait la dignité de son âge, en faisant barder de doubles lames d'acier ses pourpoints et ses hauts-de-chausses, et en se tenant si droit, que, chaque soir, il se mettait au lit avec une courbature.

Il en serait mort, si, heureusement pour lui, la mode n'eût changé.

Les rigides pourpoints serrés de Henri IV s'élargirent en casaque légère sur la poitrine des jeunes favoris de Louis XIII. Les braies en cerceau firent place à la culotte large et flottante, obéissant à toutes les inflexions du corps.

Bois-Doré eut quelque peine à admettre ces innovations, et à se séparer de ses inflexibles fraises *godronnées*, pour se mettre un peu plus à l'aise dans les *rotondes* légères. Il regretta fort les passements ; mais, peu à peu, les rubans et les dentelles le séduisirent, et, après un court voyage qu'il fit à Paris, on le vit revenir habillé à la mode des jeunes gens du bel air, et affecter leur désinvolture nonchalante et brisée, s'étendant sur les fauteuils, prenant des poses lasses, se relevant en trois temps quand il était assis ; en un mot, faisant, avec sa haute taille et ses traits accentués, ce personnage de petit marquis fadasse, que, trente ans plus tard, Molière trouva complet dans son ridicule et mûr pour la satire.

Cette manière d'être aida Bois-Doré à cacher la pesanteur réelle de ses années sous un déguisement qui faisait de lui une sorte de fantôme comique.

D'Alvimar le trouva même effrayant à première vue. Il ne comprenait rien à cette profusion de boucles d'ébène sur cette face ridée, à ces gros sourcils terribles sur des yeux si doux,

à ce fard éclatant qui avait l'air d'un masque follement posé sur une figure respectable et bienveillante.

Quant au costume, il était, par sa recherche, par la quantité de galons, de broderies, de rosettes et de panaches, on ne peut plus ridicule en plein jour, à la campagne, outre que les couleurs tendres et pâles, que notre marquis affectionnait, juraient davantage avec l'aspect léonin de sa moustache hérissée et de sa crinière d'emprunt.

Mais l'accueil que lui fit le vieux gentilhomme détruisit agréablement, chez d'Alvimar, l'effet rébarbatif de cette mascarade.

M. de Beuvre s'était levé pour présenter l'ami de Guillaume au marquis, et pour lui rappeler qu'il était chargé de lui pour plusieurs jours.

– C'est un plaisir et un honneur que je réclamerais pour moi-même, dit M. de Beuvre, si j'étais dans ma propre maison ; mais je ne dois pas oublier que je suis chez ma fille, et, d'ailleurs, cette maison est moins riche et moins ornée que la vôtre, mon cher Sylvain, et nous ne voulons pas priver M. de Villareal des douceurs qui l'y attendent.

– J'accepte l'hyperbole, répondit Bois-Doré, si elle peut éblouir M. de Villareal au point de le faire rester longtemps sous ma garde.

Et, ouvrant ses deux grands bras couverts de manchettes jusqu'aux coudes, il embrassa le prétendu Villareal en lui disant avec un bon rire qui montrait ses grandes dents blanches :

– Fussiez-vous le diable, monsieur, du moment que vous m'êtes confié, vous devenez pour moi comme un frère.

Il se garda bien de dire « comme un fils ». Il eût craint de révéler le chiffre de ses années, chiffre qu'il croyait mystérieux, depuis qu'il l'avait oublié lui-même.

Villareal d'Alvimar se fût bien passé de cette accolade, de la part d'un catholique de si fraîche date, d'autant plus que les parfums dont le marquis était imprégné lui ôtèrent le peu d'ap-

pétit qu'il avait, et qu'après l'avoir embrassé, il lui serra vigoureusement les mains entre ses doigts secs, armés de bagues énormes. Mais d'Alvimar devait songer avant tout à sa propre sûreté, et il sentit, à l'accent cordial et résolu de M. Sylvain, qu'il était réellement placé en des mains loyales et dévouées.

Il prit donc son parti de reconnaître la double hospitalité dont il était l'objet, en se montrant sous son meilleur jour, et, lorsqu'il sortit de table, les deux vieux gentilshommes étaient enchantés de lui.

Il eût pourtant bien souhaité de prendre quelque repos ; mais le châtelain le provoqua aux échecs et ensuite au billard avec Bois-Doré, qui se fit battre.

D'Alvimar aimait le jeu et n'était pas indifférent au gain de quelques écus d'or.

Les heures s'écoulaient dans une intimité pour ainsi dire escomptée, puisque ces amusements n'amènèrent aucun entretien assez suivi pour mettre ces trois personnes à même de se connaître.

Mme de Beuvre, qui s'était retirée après le repas, reparut vers quatre heures, au moment où elle vit faire dans le préau les préparatifs du départ de ses hôtes.

Elle leur proposa de prendre l'air dans les jardins avant de se séparer.

VI

On était alors à la fin d'octobre. Les jours, devenus courts, étaient encore doux et clairs, l'été de Saint-Martin s'étant prolongé jusque-là. Les arbres, tout à fait dépouillés, dessinaient leur belle silhouette sur le soleil rouge qui se couchait derrière les noires broussailles de l'horizon.

On marchait sur un lit de feuilles sèches dans les allées de buis et d'ifs taillés qui donnaient aux jardins de ce temps-là une roideur propre et digne.

Dans les fossés, de belles vieilles carpes suivaient les promeneurs, habituées à recevoir les miettes de pain que leur apportait Lauriane.

Un petit loup apprivoisé la suivait aussi comme un chien, mais asservi et brutalisé par le grand épagneul favori de M. de Beuvre, animal jeune et folâtre, qui ne montrait aucune aversion pour ce compagnon suspect, et qui le roulait et le mordillait avec la brusquerie superbe d'un enfant de qualité daignant jouer avec un vilain.

D'Alvimar, au moment d'offrir son bras à la belle Lauriane, s'arrêta en voyant M. de Bois-Doré s'approcher d'elle dans la même intention.

Mais, à son tour, le courtois marquis recula.

– C'est votre droit, lui dit-il : un hôte tel que vous doit primer tous les amis ; mais sachez le prix du sacrifice que je vous fais.

– J'en sens tout le prix, répondit d'Alvimar, au bras de qui Lauriane appuya légèrement sa petite main ; et, de toutes les bontés que vous avez pour moi, j'estime celle-ci être la plus grande.

– Je vois avec plaisir, reprit Bois-Doré en marchant à la gauche de Mme de Beuvre, que vous entendez la galanterie française comme le feu roi, notre Henri, de douce mémoire.

– J'espère l'entendre mieux, s'il vous plaît.

– Oh ! ce serait beaucoup promettre !

– Nous autres Espagnols, nous l'entendons, du moins, autrement. Nous croyons que l'attachement fidèle à une seule femme est préférable à la galanterie envers toutes.

– Oh ! alors, mon cher comte... Vous êtes comte, n'est-ce pas, ou duc?... Pardon, mais vous êtes grand d'Espagne, je le sais, je le vois... Vous donnez dans la fidélité parfaite du

roman ? Rien de plus beau, mon cher hôte, rien de plus beau, sur ma parole !

M. de Beuvre appela Bois-Doré à quelques pas de là pour lui montrer je ne sais quel arbre nouvellement planté, et d'Alvimar profita de cette interruption pour demander à Lauriane si M. de Bois-Doré avait voulu se moquer de lui.

– Nullement, répondit-elle ; il faut que vous sachiez que notre cher marquis fait sa nourriture favorite du roman de M. d'Urfé, et qu'il le sait quasi par cœur.

– Comment faire accorder ces goûts de belle passion avec ceux de l'ancienne cour ?

– C'est bien aisé. Quand notre ami était jeune, il aimait, dit-on, toutes les dames. En vieillissant, son cœur s'est refroidi ; mais il prétend cacher cela, comme il croit cacher ses rides, en feignant d'avoir été converti à la vertu des beaux sentiments par l'exemple des héros de *L'Astrée*. Si bien que, pour s'excuser de ne faire la cour à aucune belle, il se vante d'être fidèle à une seule qu'il ne nomme point, que personne n'a jamais vue et ne verra jamais, par la bonne raison qu'elle n'existe que dans son imagination.

– Est-il possible qu'à son âge il se croie encore forcé de feindre l'amour ?

– Il le faut bien, puisqu'il veut passer pour jeune. S'il avouait que les femmes lui sont devenues aussi indifférentes les unes que les autres, pourquoi prendrait-il la peine de se barbouiller la figure et de porter de faux cheveux ?

– Vous pensez donc qu'il n'est pas possible d'être jeune sans être épris de quelque femme ?

– Cela, je n'en sais rien, répondit gaiement Mme de Beuvre ; je n'ai point d'expérience et ne connais pas le cœur des hommes. Mais j'entends quelquefois dire qu'il en est ainsi, et M. de Bois-Doré semble en être persuadé. Que vous en semble, à vous, messire ?

– Il me semble, dit d'Alvimar, curieux des opinions de la

jeune dame, que l'on peut vivre longtemps d'un amour passé, en attendant un amour à venir.

Elle ne répondit pas et regarda le ciel avec ses beaux grands yeux bleus.

– À quoi songez-vous ? lui demanda-t-il avec une familiarité peut-être un peu trop tendre.

Lauriane parut étonnée de cette question indiscreète.

Elle le regarda droit au visage, d'un air qui semblait dire : « Qu'est-ce que cela vous fait ? » Mais, sans s'armer, en paroles, d'aucune dureté inutile, elle lui dit en souriant :

– Je ne pensais à rien.

– C'est impossible, reprit d'Alvimar ; on pense toujours à quelque chose ou à quelqu'un.

– On pense vaguement, si vaguement, qu'en une minute on ne s'en souvient plus.

Lauriane ne disait pas la vérité. Elle avait pensé à Charlotte d'Albret, et nous traduirons tout ce qui s'était passé dans sa courte rêverie.

Cette pauvre princesse lui était comme apparue pour lui faire la réponse que sollicitait d'Alvimar, et cette réponse, la voici : « Une jeune fille qui n'a point aimé accepte quelquefois, à la légère, l'amour qui se présente, parce qu'elle se sent impatiente d'aimer, et quelquefois elle tombe dans les bras d'un scélérat qui la torture, la flétrit, et l'abandonne. »

D'Alvimar était loin de deviner le bizarre avertissement que venait de recevoir cette jeune âme ; il crut à un peu de coquetterie, et le jeu lui plut, bien qu'il eût l'âme aussi froide qu'un marbre.

Il insista.

– Vous avez, je gage, songé, dit-il, à un amour plus vrai que celui dont M. de Bois-Doré vous donne la comédie, à un amour tel que vous pourriez, sinon le ressentir, du moins l'inspirer à un galant homme ?

À peine eut-il prononcé ces paroles de provocation banale,

mais d'un ton qu'il sut rendre ému et qu'il crut persuasif, qu'il sentit le bras de Lauriane tressaillir, s'arracher du sien, et, en même temps, il la vit pâlir et reculer.

– Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il en tâchant de reprendre son bras.

– Rien, rien, dit-elle en s'efforçant de sourire. J'ai vu là une couleuvre dans les joncs, j'ai eu peur ; je vais appeler mon père pour la tuer.

Et elle se mit à courir vers M. de Beuvre, laissant d'Alvimar battre avec sa canne les joncs du talus pour chercher la maudite bête.

Mais aucune bête, laide ou belle, ne se montra, et, quand il chercha des yeux Mme de Beuvre, il la vit quitter le jardin et rentrer dans le préau.

– Voilà une herbe sensitive, pensa-t-il en la regardant s'éloigner, soit qu'elle ait peur du serpent, soit plutôt que mes paroles aient causé ce trouble soudain... Ah ! pourquoi les reines et les princesses, qui tiennent en leurs mains les hautes destinées, n'ont-elles pas cette amoureuse candeur des petites dames de campagne !

Pendant que sa vanité expliquait ainsi l'émotion de Lauriane, celle-ci était montée à la chapelle de Charlotte d'Albret, non pour prier, elle ne fréquentait pas cet oratoire catholique, ordinairement fermé comme le sanctuaire d'une mémoire respectable, mais pour s'assurer d'un fait qui venait de la bouleverser.

Il y avait, dans cette petite chapelle, un portrait déjà bien noirci et bien enfumé par les années, que l'on ne montrait jamais à personne, mais que l'on gardait là où on l'avait trouvé, par respect pour l'arrangement des choses qui avaient été à l'usage de la sainte de la famille.

Lauriane n'avait vu ce portrait que deux fois en sa vie. Une fois par hasard, pendant qu'une vieille femme, chargée de tenir la chapelle propre, avait ouvert, pour l'épousseter, l'espèce d'armoire qui le renfermait.

Lauriane était alors enfant. Ce portrait lui avait fait peur, sans qu'elle sût pourquoi.

La seconde fois, et il n'y avait pas longtemps, son père lui racontait, avec certains détails de tradition, l'histoire de la pauvre duchesse, et il lui avait dit :

– Et pourtant notre sainte aïeule ne haïssait pas ce *monstre*. Soit qu'elle l'eût aimé un instant avant de savoir de quels crimes il était souillé, soit que, poussée uniquement pas la charité chrétienne, elle se fit un devoir de prier pour lui, elle avait son portrait dans la chapelle.

Lauriane, comprenant de qui cette vieille peinture était l'effrayante image, elle avait voulu la revoir. Elle l'avait regardée avec attention, avec sang-froid, se jurant à elle-même de ne jamais épouser l'homme qui aurait le moindre trait de ressemblance avec cette figure terrible.

Malgré le calme de cet examen, le spectre était resté quelque temps devant ses yeux, et, involontairement, chaque fois qu'une physionomie sinistre se présentait devant elle, elle la comparait avec le type abhorré ; mais elle avait oublié cette préoccupation, car elle était naturellement gaie, tranquille, et aussi brave que la plupart des jeunes châtelaines de ce temps de trouble et de danger, dont on était à peine sorti.

Aussi, en voyant d'Alvimar, il ne lui était pas venu à la pensée de faire le moindre rapprochement, et même dans le jardin, en lui donnant le bras, en causant gaiement avec lui et en le regardant face à face, elle n'avait ressenti aucune crainte. Cependant, pourquoi avait-elle pensé à Charlotte d'Albret pendant qu'il lui parlait ? Elle n'en savait rien ; elle n'y avait pas fait grande attention d'abord.

Mais d'Alvimar avait insisté pour pénétrer ses pensées, il lui avait presque parlé d'amour. Du moins, il lui en avait plus dit en deux mots, lui qu'elle voyait pour la première fois, que n'avait jamais osé le faire aucun des amis, jeunes ou vieux, qui l'entouraient.

Surprise de tant d'audace, elle l'avait regardé encore, mais, cette fois, à la dérobée ; elle avait surpris un sourire perfide sur cette figure charmante ; et, en même temps, le profil qui se dessinait sur le fond rougeâtre du ciel bas lui avait arraché un cri de terreur.

Ce beau jeune homme, qui semblait provoquer les premiers battements de son cœur, ressemblait à César Borgia !

Que cela fût une certitude ou une rêverie, il lui avait été impossible de rester un instant de plus à son bras.

Elle avait trouvé un prétexte à sa peur, elle s'était enfuie, et elle venait regarder le portrait, pour détruire ou confirmer ses doutes.

VII

Comme le jour tombait rapidement et qu'il faisait déjà sombre du côté du préau, elle retourna sur ses pas et alla chercher une lumière dans sa chambre, qui était située dans le pavillon attenant à la petite galerie de la chapelle.

L'armoire qui contenait le portrait n'était qu'un de ces carrés de planches en relief sur la muraille, où, dans les églises de villages, on serre la bannière des processions. Elle l'ouvrit précipitamment, plaça convenablement sa bougie et regarda l'infâme.

La peinture était belle. César et Lucrece Borgia sont les contemporains de Raphaël et de Michel-Ange, et ce portrait, un peu sèchement étudié, était dans la première manière de Raphaël. Il appartenait à la même école.

La figure du duc de Valentinois ne présentait pas ces taches livides et ces pustules hideuses que décrivent certains

historiens, ni ces yeux louches « brillant d'un infernal éclat que même ses compagnons et ses familiers ne pouvaient supporter ». Soit que l'artiste l'eût flatté, soit qu'il l'eût peint à une époque de sa vie où le vice et le crime ne « suintaient » pas encore sur son visage, il ne l'avait pas fait laid. Il avait montré le cardinal-bandit de profil, et celui de ses yeux qu'il avait copié regardait droit devant lui.

La face était pâle, horriblement pâle et maigre, le nez étroit et acéré, la bouche sans lèvres, tant elles étaient incolores et minces, le menton anguleux, le type distingué, les traits assez purs, la moustache et la barbe rouges, délicatement plantées. Mais, vue ainsi sous l'aspect le plus favorable, cette tête de scélérat était peut-être plus repoussante encore que si elle eût été rongée de lèpre. Elle était calme et pensive, et le front ne rappelait en rien la tête plate de la vipère.

Non, non, c'était bien pis : c'était une tête d'homme bien conformée, avec toutes les facultés de l'intelligence admirablement développées pour le mal. L'œil, long et peu ouvert, semblait recueilli dans la béate méditation d'un forfait, et l'imperceptible sourire de la bouche transparente avait la somnolente douceur de la férocité assouvie.

On ne pouvait dire précisément où siégeait l'horreur de l'expression : elle était partout. On se sentait froid dans le corps et dans l'âme en interrogeant cette physionomie impudente et cruelle¹.

1. J'ignore ce qu'est devenu le portrait dont il est ici question. J'en ai vu un tout semblable en la possession de l'illustre général Pepe. On sait qu'il en existe un de Raphaël qui est un chef-d'œuvre. Là, le Borgia est presque beau ; du moins, il y a tant de distinction dans sa figure et d'élégance dans sa personne, qu'on hésite d'abord à le haïr. Pourtant l'examen produit une sensation de terreur réelle. La main, droite, fine et blanche comme celle d'une femme, serre tranquillement le manche d'un poignard placé sur son flanc. Elle le tient avec une adresse remarquable ; elle est prête à frapper. Le mouvement est si admirablement indiqué, qu'on voit d'avance comment le coup va être porté, de haut en

– J’ai rêvé ! se dit Lauriane en détaillant tous les traits. Ce n’est là ni le front, ni l’œil, ni la bouche de cet Espagnol. J’ai beau regarder, je ne trouve ici rien de lui.

Elle ferma les yeux pour se le rappeler sans voir le portrait. Elle le revit de face : il était charmant avec une expression de mélancolie résignée et fière. Elle le revit de profil : il était enjoué, un peu railleur, peut-être ; il souriait. – Mais, dès qu’elle se retraça ce sourire, elle retrouva le profil de l’infâme César, et, comme si les deux empreintes se fussent collées l’une sur l’autre, il lui fut impossible de les séparer.

Elle referma l’armoire et regarda la chaire de bois sculpté, le petit autel et le coussin de velours noir blanchi et usé par les genoux de Charlotte. Elle y posa les siens et pria sans se demander si elle était dans une église ou dans un temple, si elle était protestante ou catholique.

Elle invoqua le Dieu des faibles et des affligés, le Dieu de Charlotte d’Albret et de Jeanne de France.

Puis, se sentant rassurée et voyant les chevaux prêts pour le départ de ses hôtes, elle redescendit au salon pour recevoir leurs adieux.

Elle trouva son père très animé.

– Venez çà, madame ma chère fille, lui dit-il en lui prenant la main pour la faire asseoir sur le fauteuil que Bois-Doré et d’Alvimar se hâtaient de lui avancer ; vous nous ramenez la concorde. Quand les femmes laissent les hommes entre eux, ils deviennent maussades, ils parlent politique ou religion, et, sur ce point-là, personne ne peut s’entendre. Soyez la bienvenue, vous qui avez la douceur des colombes, et parlez-nous des vôtres que, sans doute, vous venez de coucher.

Lauriane avoua qu’elle avait oublié ses tourterelles. Elle se

bas, dans le cœur de sa victime. Il y a de la grandeur dans ce portrait, en ce sens que le grand artiste a mis là son cachet, mais sans chercher à déguiser l’atrocité morale de son modèle, qu’il fait victorieusement percer à travers le calme effrayant de la figure.

sentait sous l'œil clair et pénétrant de d'Alvimar. Elle s'enhardit à le regarder. Décidément, il ne ressemblait pas plus au Borgia que le bon M. Sylvain lui-même.

– Vous vous êtes donc encore querellé avec notre voisin ? dit-elle à son père en l'embrassant, pendant qu'elle tendait la main au vieux marquis. Eh bien, qu'est-ce que cela fait, puisque vous confessez avoir besoin d'un peu de contradiction pour digérer.

– Non, mordi ! répondit M. de Beuvre, si c'était avec lui, je ne m'en confesserais pas, je n'aurais fait qu'un péché d'habitude ; mais je me suis laissé aller à l'humeur contredisante avec M. de Villareal, et cela est contre toute hospitalité et toute bienséance. Faites notre paix, ma chère fille, et dites-lui, vous qui me connaissez, que je suis un vieux huguenot têtue et batailleur, mais franc comme l'or et tout à son service quand même.

M. de Beuvre se vantait. Il n'était pas un huguenot bien féroce, et les idées religieuses couraient fort embrouillées dans sa cervelle. Mais il avait des haines et des rancunes politiques assez vives, et il ne pouvait entendre parler de certains adversaires sans donner carrière à sa brusque franchise.

Or, M. d'Alvimar l'avait blessé en prenant la défense de l'ex-gouverneur du Berry, M. le duc de la Châtre, sur le compte duquel le hasard de la conversation les avait mis.

Lauriane, informée du sujet de la discussion, prononça doucement son verdict.

– Je vous absous tous deux, dit-elle ; vous, monsieur mon père, pour avoir pensé qu'en aucune chose de ce monde, sauf la bravoure et l'esprit, l'exemple de feu M. de la Châtre n'était bon à suivre ; – vous, monsieur de Villareal, pour avoir plaidé la cause d'un homme qui n'est plus là pour se défendre.

– Bien jugé ! s'écria Bois-Doré, et parlons d'autre chose.

– Oui, certes, ne parlons plus de ce tyran ! riposta le vieux gentilhomme, ne parlons plus de ce fanatique !

– Il vous plaît de le traiter de fanatique, reprit d’Alvimar, qui ne savait pas céder ; quant à moi, qui l’ai beaucoup connu à la cour, si j’eusse osé lui adresser un reproche, c’eût été celui de ne pas aimer assez la vraie religion et de n’y voir qu’un moyen de dompter la révolte.

– C’est vrai, c’est vrai, dit Bois-Doré, qui détestait la discussion et qui ne demandait qu’à en finir, tandis que M. de Beuvre, s’agitant sur sa chaise, faisait bien voir qu’il n’en avait pas fini.

– Après tout, reprit d’Alvimar espérant conclure, n’a-t-il pas fidèlement et ardemment servi le roi Henri, à la mémoire duquel vous me semblez ici tout dévoués ?

– Et avec raison, monsieur ! s’écria M. de Beuvre, avec raison, mordi ! Où trouverez-vous un roi plus sage et plus humain ? Mais combien de temps votre enragé ligueur de La Châtre ne l’a-t-il pas combattu ? combien de fois ne l’a-t-il pas trahi ? et combien d’écus a-t-il fallu lui donner pour qu’il se tînt tranquille ? Vous êtes un jeune homme, vous, et un homme du monde ; vous n’avez vu que le courtisan et le beau parleur ; mais nous autres, vieux provinciaux, nous les connaissons, nos tyranneaux de province ! Je voudrais bien que M. de Bois-Doré vous racontât de quelle manière ce grand guerrier fit, par mensonge et trahison, la glorieuse conquête de Sancerre !

– Merci de moi ! dit Bois-Doré avec un peu d’humeur ; comment voulez-vous que je me rappelle pareille chose ?

– Et pourquoi donc ne vous plairait-il pas vous en souvenir ? reprit de Beuvre sans faire attention au dépit du marquis ; vous n’étiez pas à la mamelle, je pense ?

– J’étais du moins si jeune, que je ne me souviens de rien, dit Bois-Doré.

– Eh bien, moi, je me souviens ! s’écria de Beuvre, impatienté de cette défection de son ami. Or, j’avais dix ans de moins que vous, mon voisin, et je n’y étais pas ; j’étais page

du vaillant Condé, l'aïeul de celui-ci, et un autre homme, je vous jure.

– Voyons, dit Lauriane, qui hasarda une grande malice pour apaiser son père et détourner la querelle de son objet principal : il faut que notre marquis se confesse d'avoir été au siège de Sancerre et de s'y être vaillamment comporté, car tout le monde le sait, et c'est par modestie qu'il ne veut pas s'en souvenir.

– Vous savez bien que je n'y étais pas, reprit Bois-Doré, puisque j'étais ici avec vous.

– Oh ! je ne parle pas du dernier siège, celui qui n'a duré que vingt-quatre heures, au mois de mai passé, et qui n'a été que le coup de grâce ; je parle du grand, du fameux siège de l'an 1572.

Bois-Doré avait horreur des dates. Il toussa, s'agita, releva le feu, qui n'était pas tombé ; mais Lauriane était résolue à l'immoler sous les fleurs de la louange.

– Je sais bien, dit-elle, que vous étiez fort jeune, mais vous vous battiez déjà comme un lion.

– Il est vrai que mes amis firent merveille, répondit Bois-Doré, et que l'affaire fut très chaude ; mais je n'y frappai pas bien fort, malgré mon bon vouloir, à l'âge que j'avais...

– Mordi ! vous y fites vous-même deux prisonniers ! s'écria de Beuvre en frappant du pied. Tenez, j'enrage ma vie quand je vois un homme de guerre et de cœur comme vous renier ses bonnes prouesses plutôt que d'avouer son âge !

Bois-Doré fut vivement blessé, et sa figure s'attrista ; c'était sa seule manière de témoigner son déplaisir à ses amis.

Lauriane vit qu'elle avait été trop loin ; car elle aimait sincèrement son vieux voisin, et, quand il ne riait plus de ses taquineries, elle n'avait plus envie de rire.

– Non, monsieur, dit-elle à son père, permettez à votre fille de vous dire que vous plaisantez. Le marquis était loin d'avoir vingt ans, et son action fut d'autant plus belle.

– Comment ! il n'avait pas vingt ans ? s'écria encore de Beuvre ; serais-je, tout d'un coup, devenu le plus vieux ?

– On n'a jamais que l'âge que l'on montre, reprit Lauriane, et il ne faut que regarder le marquis...

Elle s'arrêta, n'ayant pas le courage de mentir si résolument pour le consoler ; mais l'intention suffit, car Bois-Doré se contentait de peu.

Il la remercia d'un regard, son front s'éclaircit ; de Beuvre se mit à rire, d'Alvimar admira la gentillesse de Lauriane, et l'orage fut détourné.

VIII

On causa sans dépit quelques instants encore.

M. de Beuvre invita d'Alvimar à ne pas s'effaroucher de ses boutades et à revenir le surlendemain avec Bois-Doré, qui avait coutume de dîner tous les dimanches à la Motte ; puis on vint annoncer que *la carroche* de M. le marquis était prête. (Chacun sait qu'avant Louis XIV, lequel, en personne, en ordonna autrement, carrosse était souvent des deux genres, et le plus souvent féminin, d'après l'italien *carrozza*.)

Or, la carrosse ou carroche de M. de Bois-Doré était un vaste et lourd berlingot que traînaient courageusement quatre forts et beaux chevaux percherons, un peu trop gras ; car tout était bien nourri, bêtes et gens, au logis du bon M. Sylvain.

Ce respectable véhicule, destiné à affronter les routes carrossables et non carrossables, était d'une solidité à toute épreuve, et, si la souplesse de son allure laissait quelque chose à désirer, on était du moins assuré de ne s'y pas trop briser

les os, même en cas de chute, à cause de l'énorme rembourrage de l'intérieur.

Il y avait six pouces d'épaisseur de laine et d'étope sous la doublure de damas, en sorte qu'on y avait, sinon toutes ses aises, du moins une sorte de sécurité.

C'était, du reste, un beau chariot, tout couvert de cuir, garni de clous dorés qui formaient des bordures d'ornement autour des panneaux. Il y avait, pour descendre et monter, une petite échelle que l'on retirait et plaçait dedans quand on était en route.

Aux quatre coins de cette citadelle roulante, on remarquait un arsenal composé de pistolets et d'épées, sans oublier la poudre et les balles, si bien qu'au besoin on y pouvait soutenir un siège.

Deux valets à cheval, portant des torches, ouvraient la marche; deux autres porte-flambeaux marchaient derrière la voiture avec le domestique de d'Alvimar, tenant son cheval en laisse.

Le jeune page du marquis monta sur la banquette à côté du cocher.

Tout cela passa à grand bruit sous la herse de la Motte-Seuilly, et le pont-levis, en se relevant derrière la cavalcade, aux joyeux aboiements des chiens de garde qu'on lâchait dans le préau, compléta un vacarme qui fut entendu jusqu'au hameau de Champillé, à un bon quart de lieue de distance.

D'Alvimar crut devoir adresser à Bois-Doré quelques louanges sur son beau carrosse, objet de luxe et de confort encore peu répandu dans les campagnes, et qui, dans le pays particulièrement, passait pour une merveille.

— Je ne m'attendais pas, dit-il, à trouver au fond du Berry les aises des grandes villes, et je vois, monsieur le marquis, que vous menez ici la vie d'un homme de qualité.

Rien ne pouvait être plus flatteur pour le marquis que cette

dernière expression. Simple gentilhomme, il n'était pas, il ne pouvait pas être, malgré son titre, *homme de qualité*.

Son marquisat était une petite ferme du Beauvoisis qu'il ne possédait même pas.

Dans un jour de fatigue et de danger, Henri IV, arrivant avec lui et une très petite escorte dans cette ferme, où le hasard de la guerre de partisans les avait forcés de faire halte, et qu'ils trouvèrent déserte et abandonnée, courait grand risque de ne point déjeuner du tout, lorsque M. Sylvain, qui était l'homme de ressources dans ces sortes d'aventures, avait découvert, dans un buisson, quelques volailles oubliées et devenues sauvages. Le Béarnais s'était donné le plaisir de cette chasse, et Sylvain s'était chargé de faire cuire à point le gibier.

Ce festin inespéré avait mis le roi de Navarre en belle humeur, et il avait *donné* la ferme à son bon compagnon, l'érigeant en marquisat, de par son bon plaisir, et ce, disait-il, pour avoir empêché un roi d'y mourir de faim.

La possession s'était bornée à ce séjour de quelques heures sur le petit fief conquis sans coup férir. Il avait été repris dès le lendemain par le parti contraire ; puis, après la paix, il était retourné en la possession de ses légitimes propriétaires.

Peu importait à Bois-Doré, qui ne tenait point à cette bicoque, mais bien à son titre, et à qui le roi de France confirma plus tard, en riant, la promesse faite par le roi de Navarre. Aucun parchemin ne conféra cette dignité au gentilhomme berrichon ; mais, sous la protection du monarque devenu tout-puissant, le titre fut souffert, et l'obscur campagnard accueilli dans l'intimité du roi comme marquis de Bois-Doré.

Comme personne ne réclama, la plaisanterie et la tolérance du roi firent, sinon droit, du moins précédent, et on eut beau se moquer du marquisat de M. Sylvain Bouron du Noyer, – car tel était son nom véritable, – il se tint, en dépit

des rieurs, pour homme de qualité. Après tout, il méritait mieux ce titre et il le portait plus honorablement que bien d'autres partisans.

D'Alvimar ignorait toutes ces circonstances. Il avait fait peu d'attention à ce que lui en avait dit rapidement Guillaume d'Ars. Il ne songeait pas à railler la qualité de son hôte, et notre marquis, accoutumé à être taquiné sur ce point délicat, lui sut un gré infini de sa courtoisie.

Pourtant il crut devoir faire le robuste pour effacer la fâcheuse date du siège de Sancerre.

– J'ai cette carrosse, dit-il, à seules fins de pouvoir l'offrir aux dames de mon voisinage quand besoin est ; car, pour ce qui est de moi, je préfère le cheval. On va plus vite et on fait moins d'embarras.

– Ainsi, reprit d'Alvimar, vous m'avez traité comme une dame, en faisant venir cette voiture dans la journée ? J'en suis confus, et, si j'avais pensé que vous ne craigniez point le frais du soir, je vous aurais supplié de ne rien changer à vos habitudes.

– Moi, j'ai pensé qu'après le voyage que vous venez de faire, vous avez bien assez chevauché pour aujourd'hui et, quant au froid, à vous dire le vrai, je suis un assez grand paresseux, et je me donne bien des douceurs dont ma santé n'a nul besoin.

Bois-Doré voulait concilier la nonchalance des jeunes courtisans avec la vigueur des jeunes campagnards, et il était quelquefois bien embarrassé d'arranger tout cela.

En somme, il était encore solide, bon cavalier et bien portant, malgré quelques douleurs de rhumatismes qu'il n'avoua jamais, et une légère surdité dont il ne convenait pas, mettant les méprises de son oreille sur le compte de sa distraction.

– Il faut, ajouta-t-il, que je vous demande excuse pour l'impolitesse de mon ami de Beuvre. Rien n'est plus déplacé que ces querelles de religion, lesquelles ne sont plus du tout de mode. Mais vous pardonnerez à l'entêtement d'un vieillard. Au fond, de Beuvre ne se soucie pas plus que moi de ces

subtilités. C'est l'engouement pour le passé qui lui donne de temps en temps la maladie de récriminer contre les morts et d'ennuyer, par là, considérablement les vivants. Je ne vois pas pourquoi la vieillesse est pédante de ses souvenirs, comme si, à tout âge, on n'avait point vu assez de choses et assez de gens pour être autant philosophe que de besoin ! Ah ! parlez-moi des gens de Paris, mon cher hôte, pour savoir causer avec délicatesse et modération sur tous objets de controverse ! Parlez-moi de l'hôtel de Rambouillet, par exemple ! Vous n'êtes pas sans avoir fréquenté le *salon bleu d'Arténice* ?

D'Alvimar put répondre qu'il était reçu chez la marquise, sans manquer à la vérité. Son esprit et son savoir lui avaient ouvert les portes du Parnasse à la mode ; mais il n'y avait pas pris pied, son intolérance s'étant dévoilée trop vite dans ce sanctuaire de l'urbanité française.

D'ailleurs, il avait peu de goût pour la bergerie littéraire. L'ambition du siècle le rongait, et la pastorale, qui est un idéal de repos et d'humble loisir, n'était point du tout son fait. Aussi se sentait-il pris de fatigue et de sommeil, lorsque Bois-Doré, enchanté d'avoir à qui parler, se mit à lui réciter des pages entières de *L'Astrée*.

– Quoi de plus beau, s'écriait-il, que cette lettre de la bergère à son amant :

« Je suis soupçonneuse, je suis jalouse, je suis difficile à gagner et facile à perdre, et plus aysée à offenser, et très-malaysée à rapaiser. Il faut que mes volontés soient des destinées, mes opinions des raisons et mes commandements des lois inviolables. »

« Voilà du style ! et quelle belle peinture d'un caractère !... Et la suite, monsieur, n'est-ce point toute la sagesse, toute la philosophie et la moralité dont un homme ait besoin ? Écoutez ceci, que répond Sylvie à Galatée :

« Il ne faut point douter que ce berger ne soit amoureux, étant si honnête homme ! »

« Comprenez-vous bien, monsieur, la profondeur de cette devise ? Au reste, Sylvie l'explique elle-même :

« "L'amant ne désire rien tant que d'être aimé ; pour être aimé, il faut qu'il se rende aimable, et ce qui rend aimable est cela même qui rend honnête homme." »

– Quoi ? qu'est-ce à dire ? s'écria d'Alvimar éveillé en sursaut par le discours de la docte bergère, que Bois-Doré lui criait aux oreilles pour dominer le bruit de *la carrosse* sur le dur pavé de l'ancienne voie romaine de La Châtre à Château-Meillant.

– Oui, monsieur, oui, je le soutiendrais envers et contre tous ! reprit Bois-Doré sans s'apercevoir du *tressaut* de son hôte ; et je me tue à le répéter à ce vieux radoteur, à ce vieil hérétique en matière de sentiments !

– Qui ? demanda d'Alvimar effaré.

– Je parle de mon voisin de Beuvre, un très excellent homme, je vous jure, mais coiffé de l'idée que la vertu est dans les livres de théologie, qu'il ne lit pas, attendu qu'il ne les comprendrait point ; et je lui soutiens, moi, qu'elle est dans les œuvres de poésie, dans les pensées agréables et bienséantes donc un chacun, pour si simple qu'il soit, peut faire son profit. Par exemple, lorsque le jeune Lycidas cède aux folles amours d'Olympe...

Pour le coup, d'Alvimar se rendormit résolument, et M. de Bois-Doré déclamaient encore lorsque la carrosse et l'escorte firent retentir le pont-levis de Briantes d'un bruit égal au bruit qu'elles avaient fait sur celui de la Motte.

Le temps était devenu très sombre ; d'Alvimar ne vit du château que l'intérieur, qui lui parut fort petit, et qui l'était effectivement, eu égard aux grandes dimensions des logements de cette époque.

Aujourd'hui, les salles de ce manoir paraissent encore très vastes ; mais elles semblaient alors aussi exigües que possible.

La partie occupée par le marquis, et ruinée par les bandes d'aventuriers en 1594, était de construction toute récente.

C'était un pavillon carré, flanqué à une tour fort ancienne et à une autre construction plus ancienne encore, le tout formant un seul massif d'architecture hétérogène, d'une étroitesse élancée et d'un aspect élégant et pittoresque.

– Ne vous effrayez pas trop de la pauvre mine de ma maisonnette, dit le marquis à son hôte en le précédant sur l'escalier, tandis que son page et sa gouvernante Bellinde les éclairaient ; ce n'est qu'un pavillon de chasse et un logis de garçon. Si jamais la fantaisie du mariage me montait à la tête, il me faudrait faire bâtir ; mais, jusqu'ici, je n'y ai point encore songé, et j'espère que, garçon vous-même, vous ne trouverez point cette bicoque trop mal commode.

IX

En effet, le logis de garçon était arrangé, tapissé et orné avec un luxe que n'annonçaient pas la petite porte basse fleuronnée et l'étroit vestibule d'où s'élançait tout à coup la spirale de l'escalier.

Il y avait partout, sur les dalles, de bonnes *revêches de Berry*, et, sur les planchers, d'autres tapis plus riches de la manufacture d'Aubusson ; enfin, dans le salon et dans la chambre à coucher du maître, des tapis de Perse du plus grand prix.

Les vitres des fenêtres étaient larges et claires, c'est-à-dire qu'elles formaient des losanges de deux pouces carrés, non teintées, sur lesquelles se détachaient des médaillons armoriés en couleur. Les tentures représentaient des dames fluettes et charmantes et de jolis petits messieurs, qu'à leurs panetières et houlettes il fallait bien reconnaître pour des pastourelles et des bergers.

Les noms des principaux personnages de *L'Astrée* étaient, d'ailleurs, brodés dans l'herbe sous leurs pieds, et leurs belles paroles leur sortaient de la bouche, se croisant avec les réponses non moins belles de leurs vis-à-vis.

On y voyait, sur un panneau du salon de compagnie, l'infortuné Céladon se précipitant avec une grâce tortillée dans l'onde bleue du Lignon, qui, d'avance, se ridait en ronds, dans la prévision de sa chute. Derrière lui, l'incomparable Astrée, lâchant la bonde à ses pleurs, accourait trop tard pour le retenir, bien qu'il eût le pied levé jusque dans la main de la bergère. Au-dessus de ce groupe pathétique, un arbre, plus mouton que les moutons de ces fantastiques prairies, élevait jusqu'au plafond ses branches ouatées et crêpelées.

Mais, pour ne pas déchirer le cœur par ce lamentable spectacle du trépas de Céladon, l'artiste l'avait représenté dans le même panneau, et tout de suite, sur l'autre rive du Lignon, poussé de l'eau et couché dans les buissons *entre la vie et la mort*, mais recueilli par « trois belles nymphes dont les cheveux épars allaient ondoyant sur les épaules, couverts d'une guirlande de diverses perles. Elles avaient les manches de la robe retroussées jusque sur le coude, d'où sortait un linomple délié, qui, froncé, venait finir auprès de la main, où deux gros bracelets de perles le tenaient attaché. Chacune avait au côté le carquois rempli de flèches et portait en la main un arc d'ivoire ; leur robe retroussée laissait voir leurs brodequins dorés, jusqu'à mi-jambe. »

Auprès de ces belles, on voyait le petit Méril gardant leur chariot en forme de coquille terminée en parasol, et traînée par deux chevaux qu'on eût pu aussi bien prendre pour des brebis, tant ils avaient l'œil bénin et la tête busquée.

Le panneau suivant représentait le berger, secouru et soutenu par ces aimables nymphes, et occupé à rendre par la bouche toute l'eau du Lignon qu'il avait bue ; ce qui ne l'empêchait pas de dire, en paroles écrites tout le long de

ce vomissement : « Si je vis, comment est-il possible que la cruauté d'Astrée ne me fasse mourir ? »

Pendant ce monologue, Sylvie disait à Galatée : « Il y a, en ses façons et ses discours, quelque chose de plus généreux que le nom de berger ne porte. »

Et, au-dessus du groupe, Cupidon décochait une flèche plus grosse que lui dans le cœur de Galatée, bien qu'il visât dans son épaule, par la faute d'un arbre qui l'empêchait de se bien placer. Mais les traits d'amour sont si subtils !

Que ne dirai-je point du troisième panneau, qui montrait le terrible combat du blond Filandre avec le More terrible, celui-ci qui tenait l'autre embroché de part en part, tandis que, sans se déconcerter, le vaillant berger enfonçait dextrement le bout ferré de sa houlette entre les deux yeux du monstre ?

Et du quatrième panneau, où l'on voyait la belle Mélandre sous l'armure du chevalier Triste, conduite en présence du cruel Lypondas !

Mais qui ne connaît les merveilles de ce *beau pays de tapisserie*, comme l'appelle un de nos poètes, contrée folle et riante où nos imaginations enfantines ont vu et rêvé tant de prodiges ?

Les tentures de M. de Bois-Doré étaient merveilleusement composées, en ce sens qu'on avait réussi à faire tenir, au moyen des groupes lointains semés dans le paysage, plusieurs aventures en une seule, et que ce bon seigneur avait le plaisir de repasser les principales scènes de son poème favori, en faisant le tour de son appartement. Mais c'étaient bien les plus absurdes dessins et les plus invraisemblables couleurs qui se pussent imaginer, et rien ne pouvait mieux caractériser le mauvais goût qui, en ce temps, marchait, faux et fade, à côté du grand goût splendide de Rubens et des allures crânes et vraies de Callot.

Chaque époque résume ainsi les extrêmes ; c'est pourquoi il ne faut jamais désespérer de celle où l'on vit.

Il faut pourtant reconnaître que certaines phases de l'histoire de l'art sont plus favorisées que d'autres, et qu'il en est où le goût est si pur et si fécond, que le sentiment du beau pénètre dans tous les détails de la vie usuelle et dans toutes les couches de la société.

Au moment de la pleine renaissance, tout prend un caractère d'élégante invention, et l'on sent, jusque dans le moindre vestige, que les agitations de la vie sociale ont favorisé merveilleusement l'essor de l'imagination. Cet instinct descend alors de la région des hautes intelligences jusqu'au pauvre artisan ; depuis le palais jusqu'à la chaumière, rien n'existe plus qui puisse habituer les yeux et l'esprit à la vue du laid ou du trivial.

Il n'en était déjà plus ainsi sous Louis XIII, et les provinciaux de l'endroit préféraient les tapisseries et les meubles tout modernes de M. de Bois-Doré aux précieux spécimens du dernier siècle, que les reîtres avaient pillés ou brisés dans le manoir de son père, cinquante ans auparavant.

Quant à lui qui se croyait artiste, il ne regrettait pas ces antiquailles, et, quand il pouvait harper sur les chemins quelque barbouilleur de passage, il lui faisait dessiner sous ses yeux ce qu'il se permettait naïvement d'appeler ses idées, en fait de meubles et de décorations, lesquelles il faisait exécuter ensuite à grand prix, car il ne reculait devant aucune dépense pour satisfaire ses goûts de luxe puéril et bizarre.

Aussi son château était-il rempli de crédences à secret et de *cabinets* à surprises ; de ces cabinets merveilleux, sortes de grandes boîtes à tiroirs, au milieu desquelles un ressort faisait apparaître une miniature de palais enchanté, soutenu de colonnes torses, incrusté de grosses pierreries fausses, et meublé de petits personnages de lapis, d'ivoire ou de jaspé.

D'autres cabinets, tout plaqués d'écaille transparente sur fond rouge et rehaussé de cuivres brillants, ou tout incrustés d'ivoire historié, contenaient quelque chef-d'œuvre de

tableterie, dont l'agencement ingénieux et gros de mystères servait à enfermer les billets doux, les portraits, cheveux, bagues, fleurs et autres reliques d'amour à l'usage des beaux de l'époque. Bois-Doré faisait entendre que ses arcanes d'ébénisterie regorgeaient de trésors de ce genre ; quelques malveillants prétendaient qu'ils étaient vides.

Malgré toutes les aberrations de sa magnificence, Bois-Doré avait fait de son petit manoir un nid luxueux, chaud et brillant, qui lui avait coûté plus qu'il ne valait, mais que l'on aimerait bien à retrouver intact au fond d'un de ces petits châteaux du pays, aujourd'hui délaissés, délabrés, tombant en ruine ou convertis en métairies.

Il y en aurait pour trois jours à examiner tous ces biens curieux que l'on désigne à présent sous le nom nouveau de *bibelots*, et qui seraient mieux nommés *bribelots*. Notre époque, curieuse et chercheuse, a, du reste, le droit de donner le nom qu'il lui plaît à un genre d'exploration qui lui est tout spécial, et nous acceptons de grand cœur le verbe *bibeloter*, bien qu'il ne soit encore qu'à l'usage des adeptes.

Pourtant, nous ne *bibeloterons* pas ici l'intéressant mobilier de Briantes, ce serait trop long, et nous dirons seulement que M. d'Alvimar eût pu se croire dans la boutique d'un revendeur, tant la profusion de colifichets entassés sur les dressoirs, sur les cheminées, ou montant en pyramides sur les tables, contrastait avec l'austère nudité des palais espagnols où il avait passé ses jeunes années.

Au milieu de toutes ces faïences et verroteries, flacons, flambeaux, buires, lustres, vases, sans compter les aigüères, coupes ou drageoirs d'or, d'argent, d'ambre ou d'agate ; les sièges cloutés, frangés et lampassés de toute forme et de toutes dimensions ; les bancs et armoires de chêne sculpté, à grands fermoirs de fer découpés sur fond de drap écarlate ; les rideaux de satin brochés d'or à petits et grands bouquets, garnis de lambrequins galonnés d'or fin, etc., etc., il y avait certainement

de beaux ouvrages d'art et de charmants objets d'industrie contemporaine mêlés à beaucoup d'affiquets puérils et de recherches incommodes. En somme, l'effet général était chatoyant et agréable, bien que tout cela fût trop entassé et que l'on n'osât y remuer, dans la crainte de briser quelque chose.

Quand d'Alvimar eut exprimé sa surprise de trouver ce palais de la fée Babiolo au fond des humbles vallons du Berry, et que Bois-Doré lui eut complaisamment montré les principales richesses de son appartement, la gouvernante Bellinde, qui allait et venait en donnant des ordres d'une voix claire et retentissante, annonça tout bas à son maître que le souper était prêt, tandis que le page ouvrait les portes toutes grandes en criant la formule d'usage et que l'horloge du château sonnait sept heures avec carillon de musique à la mode des Flandres.

D'Alvimar, qui n'avait jamais pu s'habituer à l'abondance des mets en France, fut surpris de voir la table couverte, non seulement de pièces d'orfèvrerie et de flambeaux chargés de fleurs de cristal de toutes couleurs, mais d'une quantité de plats comme s'il se fût agi de traiter une douzaine de personnes de bon appétit.

– Eh ! ce n'est point là un souper, lui dit Bois-Doré, à qui il reprochait de le traiter comme un gourmand : ce n'est qu'un petit ambigu aux flambeaux. Faites un effort, et, si mon *maître-queux* ne s'est point enivré aujourd'hui en mon absence, vous verrez que le drôle sait réveiller l'appétit paresseux.

Jamais il n'avait, à la table des grands seigneurs de sa nation, goûté d'une chère aussi exquise, et, dans les plus riches hôtels de Paris, il n'en avait point rencontré de meilleure. Ce n'étaient que petits plats fins, convenablement relevés, très savamment compliqués à la mode du temps : cailles grasses farcies, bisques d'écrevisses, pâtisseries légères, crèmes parfumées de plusieurs sortes dans des croûtes de massepain, biscuits au safran, au girofle, vins fins de France, parmi lesquels le vin vieux d'Issoudun pouvait rivaliser avec les meil-

leurs clos de Bourgogne, et vins de dessert les plus chauds de Grèce et d'Espagne.

Il y en eut pour deux heures à goûter un peu de tout, M. de Bois-Doré parlant cave et cuisine en maître consommé, et Mlle Bellinde dirigeant les valets avec une science et une habileté incomparables.

Le jeune page joua du téorbe fort agréablement pendant les deux premiers services ; mais, à l'apparition du troisième, un nouveau personnage se présenta et causa à d'Alvimar quelque malaise, sans qu'il eût pu dire pourquoi.

X

C'était un homme d'une quarantaine d'années, que le marquis salua du nom de Maître Jovelin, et qui, sans dire une parole, s'assit sur une chaise de cuir doré dans un angle de la salle, de manière à ne pas gêner le service des valets. Il portait un petit sac de serge rouge qu'il posa sur ses genoux, et il se mit à regarder les convives d'un air doux et souriant.

Sa figure était belle, quoique vulgaire quant aux traits. Il avait le nez gros et la bouche grande, le menton fuyant et le front bas.

Malgré ces défauts, il était impossible à un honnête homme de le regarder sans intérêt ; et, pour peu que l'on fit attention à sa belle chevelure noire très négligée, mais fine et naturellement bouclée, à ses magnifiques dents blanches, que montrait un sourire triste mais franc, enfin à ses yeux noirs d'une si vive intelligence et d'une bonté si sympathique, que sa figure jaune en était tout éclairée, on se sentait comme obligé de l'aimer et même de le respecter.

Il était habillé comme un petit-bourgeois, mais fort proprement, tout en drap gris-bleu, avec des bas de laine ; la casaque longue boutonnée, un grand col rabattu tout uni et coupé carrément sur la poitrine, les manches ouvertes à la manière flamande et un grand feutre sans plumes.

M. de Bois-Doré, après avoir demandé fort poliment comment il se portait et donné l'ordre de lui servir un verre de vin de Chypre qu'il refusa de la main, ne lui parla plus et s'occupa exclusivement de son hôte.

Ainsi le voulait la bienséance d'alors, un homme de qualité ne devant pas témoigner beaucoup d'égards à un inférieur, sous peine de faire injure à ses égaux.

Mais d'Alvimar remarqua très bien que leurs yeux se rencontraient fréquemment et qu'ils échangeaient, à chaque parole prononcée par le marquis, un sourire de bonne intelligence, comme si celui-ci eût voulu associer cet inconnu à toutes ses pensées, soit pour obtenir son approbation, soit pour le distraire de quelque secrète souffrance.

Certes, dans tout cela il n'y avait pas de quoi alarmer M. Sciarra. Mais peut-être n'était-il pas très bien avec sa conscience ; car cette belle et honnête physionomie, loin de lui être agréable, le jeta dans un grand trouble et dans de soudaines méfiances.

Pourtant le marquis ne dit pas un mot et ne fit pas la moindre question qui eussent rapport aux motifs de la fuite de l'Espagnol au fond du Berry. Il ne parla que de lui-même, et, en cela, il fit preuve de savoir-vivre, car M. d'Alvimar n'avait encore paru disposé à aucune confiance, et son hôte trouvait moyen de lui faire la conversation sans l'interroger en quoi que ce fût.

— Vous me trouvez bien logé, bien meublé, bien servi, lui disait-il ; tout cela est vrai. Voilà déjà plusieurs années (il n'en disait pas le compte) que je me suis retiré du monde pour me reposer un peu et me refaire des fatigues de la guerre,

en attendant les événements. Je vous confesse que, depuis la mort du grand roi Henri, je n'aime plus ni la cour ni la ville. Je ne suis pas un grand pleurard et je prends le temps comme il vient ; pourtant j'ai eu trois grands chagrins dans ma vie : le premier, c'est quand je perdis ma mère ; le second, quand je perdis mon jeune frère ; le troisième, quand je perdis mon grand et bon roi. Et il y a cela de particulier dans mon histoire, que ces trois chères personnes périrent de mort violente. Mon roi assassiné, ma mère par une chute de cheval, et mon frère... Mais ce sont là des histoires trop tristes, et je ne veux point, pour la première nuit que vous passez sous mon toit, vous conter des choses malplaisantes à la veillée. Je vous dirai seulement ce qui m'a jeté dans la paresse et dans la *casanerie*. Quand j'eus vu expirer mon roi Henri, je me consultai ainsi : Tu as perdu tout ce que tu aimais, tu n'as plus que toi-même à perdre ; or donc, si tu ne veux que ton tour vienne bientôt, tu feras aussi bien de fuir ces pays de trouble et d'intrigue, et d'aller soigner ta pauvre personne affligée et lassée, dans ton pays natal. Vous aviez donc raison de me croire aussi heureux que possible, puisque j'ai pu prendre le parti qui me convenait et me préserver de toute contrariété ; mais vous auriez tort de penser qu'il ne me manque rien ; car, si je ne désire aucune chose, je ne puis pas dire que je ne regrette personne. Mais c'est assez vous régaler de mes peines, et je ne suis pas de ceux qui s'en nourrissent, sans vouloir s'en consoler ou s'en distraire. Vous plaît-il entendre, tout en goûtant à ces gelées au cédrat, un musicien plus habile que le petit page de tout à l'heure ? Écoutez cela aussi, vous, mon bel ami, ajouta-t-il s'adressant au page ; cela ne vous fera point de mal.

Il avait, en parlant à d'Alvimar, envoyé à celui qu'il appelait Maître Jovelin un de ces regards affectueux qui ressemblaient à des prières plus qu'à des ordres.

L'homme aux habits gris déboutonna la manche large qui couvrait une manche plus étroite couleur de rouille et

la rejeta derrière son épaule ; puis il tira de son sac une de ces petites cornemuses à bourdon court et historié, que l'on appelait alors *sourdelines*, et qui étaient employées dans la musique de chambre.

Cet instrument, aussi doux et voilé que les musettes de nos ménétriers sont aujourd'hui bruyantes et criardes, était fort à la mode, et Maître Jovelin n'eut pas plus tôt préludé, qu'il s'empara non seulement de l'attention, mais de l'âme de ses auditeurs ; car il jouait supérieurement de cette sourdeline et la faisait chanter comme une voix humaine.

D'Alvimar était connaisseur, et la belle musique avait sur lui cette puissance de le porter à une tristesse moins amère que de coutume. Il se livra d'autant plus volontiers à cette espèce de soulagement, qu'il se sentit tranquilisé en reconnaissant dans ce personnage silencieux et attentif, qu'il avait pris d'abord pour une manière d'espion doucereux, un artiste habile et inoffensif.

Quant au marquis, il aimait l'art et l'artiste, et il écoutait toujours son *maître sourdelinier* avec une religieuse émotion.

D'Alvimar exprima gracieusement son admiration. Après quoi, le souper étant fini, il demanda la permission de se retirer.

Le marquis se leva aussitôt, fit signe à Maître Jovelin de l'attendre, au page de prendre un flambeau, et voulut conduire lui-même son hôte à l'appartement qui lui était préparé ; après quoi, il revint se mettre à table, ôta son chapeau, ce qui, à cette époque, était signe que l'on se mettait à l'aise sans cérémonie, contrairement à l'usage établi plus tard ; se fit servir une sorte de punch qu'on appelait clairette, mélange de vin blanc, de miel, de musc, de safran et de girofle, et invita Maître Jovelin à s'asseoir vis-à-vis de lui, à la place que d'Alvimar venait de quitter.

— Or çà, messire Clindor, dit le marquis en souriant avec bonhomie au jeune garçon, qu'il avait, suivant son usage,

affublé d'un nom tiré de *L'Astrée*, vous pouvez aller souper avec la Bellinde. Dites-lui d'avoir soin de vous, et nous laissez. – Attendez, fit-il au moment où le page allait se retirer, voilà une manière de marcher dont je me suis promis, tout ce jourd'huy, de vous reprendre. J'ai remarqué, mon bel ami, que vous endossiez des façons que vous croyez peut-être militaires, mais qui ne sont que vilaines. N'oubliez donc pas que, si vous n'êtes noble, vous êtes en passe de le devenir, et qu'un gentil bourgeois au service d'un homme de qualité est sur le chemin d'acquérir un petit fief et d'en prendre le nom. Mais de quoi vous servira que je vous aide à décrasser votre naissance, si vous travaillez à encrasser vos manières ? Songez à faire le gentilhomme, monsieur, et non point le paysan. Or donc, ayez de l'aisance, évertuez-vous à poser les pieds tout entiers par terre en marchant, et non à entamer le pas par le talon, pour finir sur l'orteil ; ce qui fait ressembler votre allure et le bruit de vos souliers à l'amble d'un cheval de meunier. Sur ce, allez en paix, mangez bien et dormez mieux, ou sinon, gare aux étrivières !

Le petit Clindor, dont le nom véritable était Jean Fachot (son père était apothicaire à Saint-Amand), reçut la mercuriale de son maître et seigneur avec grand respect, salua et s'en alla sur la pointe des pieds comme un danseur, afin de bien montrer qu'il ne posait pas les talons les premiers, puisqu'il ne les posait plus du tout.

Le vieux domestique, qui restait toujours le dernier, étant allé souper aussi, le marquis dit à son sourdelinier :

– Eh bien donc, mon grand ami, ôtez-moi aussi ce grand feutre et mangez-moi, sans crainte des valets, une bonne tranche de ce pâté et une autre de ce jambon, comme vous faites tous les soirs quand nous sommes tête à tête.

Maître Jovelin bégaya quelques sons inarticulés en signe de remerciement, et se mit à manger, tandis que le marquis sirotait lentement sa *clairrette*, moins par gourmandise que

par politesse pour lui tenir compagnie ; car il est bon de dire que, si ce vieillard avait beaucoup de ridicules, il n'avait pas un seul vice.

Puis, pendant que le pauvre muet mangeait, le bon châtelain lui fit, à lui tout seul, la conversation, ce qui était pour le musicien une grande douceur, car personne autre ne prenait cette peine de parler à un homme qui ne pouvait pas répondre ; on s'était habitué à le traiter comme un sourd-muet, en ce sens que, le sachant incapable de redire ce qu'il entendait, on ne se gênait pas pour mentir ou médire à ses oreilles. Le marquis seul l'entretenait avec beaucoup de déférence pour son noble caractère, pour ses grandes connaissances et pour ses malheurs, dont voici la courte histoire :

Lucilio Giovellino, natif de Florence, était un ami et un disciple de l'illustre et infortuné Giordano Bruno. Nourri des hautes sciences et des vastes idées de son maître, il avait, en outre, une grande aptitude pour les beaux-arts, la poésie et les langues. Aimable, éloquent et persuasif, il avait propagé avec succès les doctrines hardies de la pluralité des mondes.

Le jour où Giordano mourut dans les flammes avec la tranquillité d'un martyr, Giovellino avait été banni de l'Italie à perpétuité.

Cela s'était passé à Rome deux ans avant l'époque de notre récit.

Sous la main des tourmenteurs, Giovellino n'avait pas voulu accepter la solidarité de tous les principes de Giordano. Tout en chérissant son maître, il avait rejeté certaines de ses erreurs, et comme on n'avait pu le convaincre que de la moitié de son hérésie, on ne lui avait appliqué que la moitié de son supplice : on lui avait coupé la langue.

Ruiné, banni, brisé par les tortures, Giovellino était venu en France, où il sonnait de sa douce cornemuse de porte en porte, pour un morceau de pain, lorsque, la Providence

l'ayant amené à celle du marquis, il avait été par lui recueilli, soigné, guéri, nourri, et, ce qui valait encore mieux, chéri et apprécié. Il lui avait raconté par écrit ses infortunes.

Bois-Doré n'était ni savant ni philosophe ; il s'était d'abord intéressé à un homme poursuivi, comme il l'avait été longtemps lui-même, par l'intolérance catholique. Cependant il n'eût pas aimé un sectaire farouche, violent, comme bon nombre de huguenots non moins persécuteurs, en ce temps-là, que leurs adversaires. Il savait vaguement les blasphèmes imputés à Giordano Bruno ; il se fit expliquer ses dogmes. Giovellino écrivait avec rapidité, et avec cette clarté élégante que les grands esprits commençaient à ne pas dédaigner, voulant initier le vulgaire même à ces hautes questions que Galilée poursuivait déjà dans le domaine de la science pure.

Le marquis se plut à cette causerie par écrit, qui résumait avec sobriété, et sans les digressions de la parole, les points essentiels. Peu à peu, il s'enthousiasma et se passionna pour ces définitions nouvelles qui venaient le reposer et le débarrasser des assommantes controverses. Il voulut lire l'exposé des idées de Giordano et même celles de son prédécesseur Vanini. Lucilio sut les mettre à sa portée, en lui signalant les endroits faibles ou faux, pour l'amener avec lui aux seules conclusions que l'intelligence humaine proclame aujourd'hui avec certitude : la création infinie comme le Créateur, les astres infinis peuplant l'espace infini, non pour servir de luminaire et de divertissement à notre petite planète, mais de foyers et d'aliments à la vie universelle.

Cela était bien facile à comprendre, et les hommes l'avaient compris dès la première lueur de génie qui s'était manifestée dans l'humanité. Mais les doctrines de l'Église du Moyen Âge avaient rapetissé Dieu et le ciel à la taille de notre petit monde, et le marquis crut rêver en apprenant que l'existence du véritable univers (chose, disait-il, qu'il s'était toujours imaginée) n'était pas une chimère de poète.

Il n'eut pas de cesse qu'il ne se fût procuré un télescope, et il s'attendait, le brave homme, tant il avait la tête montée, à voir distinctement les habitants de la lune. Il lui fallut en rabattre ; mais il passait toutes ses soirées à se faire expliquer les mouvements des astres et l'admirable mécanisme céleste dont Galilée, quelques années plus tard, devait être condamné à abjurer l'*hérésie*, torturé, à genoux, et la torche au poing.

XI

– Eh bien, s'écria le marquis pendant que son ami mangeait en se hâtant par discrétion, bien que l'hôte aimable et civil l'engageât à prendre son temps : qu'avez-vous fait aujourd'hui, mon redoutable savant ? Oui, je vous entends, de belles pages d'écriture. N'en perdez pas une ligne, au moins ! ce sont paroles d'or fin qui passeront à la postérité ; car ces temps d'obscurcissement s'en iront aux oubliettes du passé ! Cependant cachez toujours bien vos feuillets dans la crédence à secret que j'ai fait mettre en votre chambre, quand vous n'écrivez pas dans la mienne.

Le muet fit signe qu'il avait écrit dans le cabinet du marquis, et que ses feuillets étaient dans un certain coffre d'ébène, où le marquis les rassemblait. Il se faisait entendre de son hôte, par gestes, avec une grande facilité.

– C'est encore mieux, reprit Bois-Doré ; là, ils sont encore plus en sûreté, puisque aucune femme n'y entre jamais. Ce n'est pas que je me méfie de Bellinde ; mais je la trouve trop dévote depuis ce nouveau recteur que monseigneur de Bourges nous a envoyé, et qui ne vaut pas, je le crains, notre

vieil ami l'ancien curé, celui que nous tenions de l'ancien archevêque, messire Jean de Beaune.

« Ah ! que n'avons-nous conservé ce brave prélat avec sa grande barbe, sa taille de géant, sa corpulence de futaille, son appétit de Gargantua, sa belle figure, son grand esprit et son beau savoir ! un des hommes les plus fins et les meilleurs du royaume, bien que, à le voir, on l'eût pris pour un bon vivant et rien de plus !

« Si vous fussiez venu de son temps, mon grand ami, vous n'eussiez point eu à vous tenir caché au fond de cette petite capitainerie ; force ne vous eût point été de traduire votre nom en français, de celer votre science, de passer pour un pauvre sonneur de cornemuse, et de laisser croire aux gens d'ici que vous aviez été mutilé par les huguenots ; notre brave primat vous eût pris sous sa protection, et vous eussiez imprimé vos belles pensées à Bourges, au grand honneur de votre nom et de notre province, tandis que nous n'avons pour archevêques que les *trop hâtés valets* du Condé.

« Oui, oui, j'en ai encore appris de belles, aujourd'hui, chez de Beuvre, sur le prince renégat de la foi de ses pères et des amitiés de sa jeunesse ! il nous inonde de jésuites, et, si le pauvre Henri revenait à la vie, il verrait de plaisantes mascarades ! M. de Sully est de plus en plus en disgrâce. Le Condé lui achète par menace toutes ses terres du Berry. Écoutez, il s'est fait donner le grand-bailliage et le commandement de la grosse tour. Le voilà roi de notre province, et l'on dit qu'il songe à devenir roi de France. Donc, les choses sont mal au-dehors, et il n'y a de sûreté qu'au-dedans de nos petites forteresses, encore à la condition d'y être prudent et d'attendre avec patience la fin de tout ceci.

Giovellino prit la main que le marquis lui tendait par-dessus la table et la baisa avec cette éloquente effusion qui, chez lui, suppléait à la parole. En même temps, il lui fit comprendre, par ses regards et sa pantomime, qu'il se trouvait heureux

près de lui, qu'il ne regrettait pas la gloire et le bruit du monde, et qu'il était bien disposé à la prudence, par crainte de compromettre son protecteur.

– Quant à ce jeune gentilhomme que vous m'avez vu introduire ici et fêter de mon mieux, poursuit Bois-Doré, il faut que vous sachiez que je ne sais rien de lui, sinon qu'il est l'ami de messire Guillaume d'Ars, qu'il court un danger, et qu'il y a à le cacher et le défendre au besoin. Mais ne trouvez-vous pas surprenant que, de la journée, cet étranger ne m'ait point pris à part une seule fois pour me confier son cas, ou qu'il ne l'ait point fait lorsque, naturellement, nous nous sommes trouvés ensemble en arrivant céans ?

Lucilio, qui avait toujours un crayon et un cahier de papier près de lui sur la table, écrit à Bois-Doré :

« Orgueil espagnol. »

– Oui ! reprit le marquis, lisant, pour ainsi dire, avant qu'il eût écrit, tant il avait pris, depuis deux ans, l'habitude de deviner ses mots dès les premières lettres ; « hauteur castillane », voilà ce que je me suis dit aussi. J'ai connu bon nombre de ces hidalgos, et je sais qu'ils ne croient pas être impolis en manquant de confiance. Donc, il me faut pratiquer ici l'hospitalité à la mode antique, respecter les secrets de mon hôte et lui faire bon visage, comme à un ancien ami dont on croit tout le plus honorable du monde. Mais cela ne m'oblige point à lui donner la confiance qu'il me refuse, et c'est pourquoi vous avez vu que, devant lui, je vous ai laissé en un coin comme un pauvre musicien à gages. Et là-dessus, mon grand ami, je vous demande de m'excuser, une fois pour toutes, de tous les manquements d'affection et de civilité à quoi m'oblige le soin de votre sûreté, de même que pour ces habits sans luxe et sans grâce que je vous fais porter...

Le pauvre Giovellino, qui, de sa vie, n'avait été si bien mis et si tendrement choyé, interrompt le marquis en lui serrant les deux mains, et Bois-Doré fut ému en voyant de grosses

larmes de reconnaissance tomber sur la grande moustache noire de son ami.

– Allons, dit-il, vous me payez trop, puisque vous m’aimez si bien!... Il faut que je vous récompense à mon tour, en vous parlant de la gentille Lauriane. Mais ce qu’elle m’a dit pour vous, faut-il vous le redire? Vous n’en serez pas trop faraud?... Non?... Allons, voici. D’abord :

«– Comment se porte votre druide?

«Moi de lui répondre que ce druide était sien bien plutôt que mien, et qu’elle se devait bien ressouvenir que Climante n’était, dans *L’Astrée*, qu’un faux druide, aussi amoureux que tout autre amant de cette admirable histoire!

«– Oui, oui, a-t-elle répondu, vous m’en donnez à garder; ci ce Climante-ci était aussi épris de moi que vous me le montrez, il serait venu avec vous aujourd’hui, tandis que deux semaines sont déjà écoulées, que nous ne l’avons aperçu. Me direz-vous, comme dans votre *Astrée*, qu’il a des *tres-sauts* quand il entend mon nom, et des soupirs qui semblent lui *mépartir l’estomac*? Je n’en crois rien et le regarde plutôt comme un inconstant Hylas!

«Vous voyez que l’aimable Lauriane continue à se moquer d’*Astrée*, de vous et de moi. Pourtant, lorsque je me suis départi d’elle à la nuit tombée, elle m’a dit :

«– Je veux qu’après-demain vous ameniez chez nous le druide et sa sourdeline, ou bien je vous ferai mauvaise mine, je vous en réponds.

Le pauvre *druide* écouta en souriant le récit de Bois-Doré; il savait plaisanter à l’occasion, c’est-à-dire prendre en bonne part la plaisanterie des autres. Il ne voyait dans Lauriane qu’une charmante enfant dont il eût pu être le père; mais il était encore assez jeune pour se souvenir d’avoir aimé, et, au fond du cœur, le sentiment de son isolement dans la vie était pour lui une grande amertume.

En songeant au passé, il étouffa un soupir de regret et se

mit à jouer spontanément un air italien que le marquis aimait par-dessus tous les autres.

Il le joua avec tant de charme et de passion, que Bois-Doré lui dit, en se servant de son juron favori, tiré de M. d'Urfé :

– *Numes célestes!* vous n'avez pas besoin de langue pour parler d'amour, mon grand ami, et, si l'objet de vos feux était ici, il faudrait qu'il fût sourd pour ne pas comprendre que toute votre âme se confesse à la sienne. Mais, voyons, ne me ferez-vous point lire ces pages de sublime science?...

Lucilio fit signe qu'il avait la tête un peu fatiguée, et Bois-Doré s'empressa de l'envoyer dormir, après l'avoir fraternellement embrassé.

Le fait est que Giovellino se sentait, fort souvent, plus artiste et plus sentimental que savant et philosophe. C'était à la fois une nature enthousiaste et réfléchi.

Pendant M. de Bois-Doré s'était retiré dans « sa chambre de nuit », située au-dessus du salon.

C'était à bonnes enseignes qu'il avait dit à Lucilio qu'aucune femme ne pénétrait jamais dans ce sanctuaire de son repos, ni dans les cabinets qui en faisaient partie ; les défenses les plus sévères étaient portées contre Bellinde elle-même.

Le vieux Mathias (surnommé Adamas, par la même raison que Guillette Carcat était forcée de s'appeler Bellinde, et Jean Fachot, Clindor) avait seul le droit d'assister aux mystères de la toilette du marquis, tant celui-ci était de bonne foi en s'imaginant que son fard et sa teinture ne pouvaient être recelés que par l'arsenal de boîtes, de fioles et de pots étalés sur ses tables.

Il trouva donc, comme de coutume, Adamas seul, préparant les papillotes, les poudres et les graisses parfumées, qui devaient entretenir la beauté du marquis jusque dans son sommeil.